L'HOMME ET LA TECHNIQUE

PAR OSWALD SPENGLER

Traduit de l'allemand par
ANATOLE A. PETROWSKY

LES ESSAIS LXXXIX

GALLIMARD

OSWALD SPENGLER

L'HOMME ET LA TECHNIQUE

Dans cet ouvrage Spengler étudie les rapports entre les deux phénomènes capitaux du XX^e siècle : le développement de la technique et l'accroissement de la population mondiale. Le destin de l'homme, affirme-t-il, ne peut être compris qu'en envisageant de façon simultanée tous les domaines de son activité. Il esquisse une évolution de l'espèce humaine, depuis son origine, étudie les phases différentes de la technique jusqu'à l'avènement et la dissolution de la culture machiniste. La conclusion - qu'il est impropre d'appeler pessimiste, car l'auteur se borne à dresser un bilan - est que les privilèges dont jouit la race blanche grâce à la technique vont lui être ravis. Pour les peuples de couleur, la « technique faustienne » n'apparaît pas comme une nécessité intérieure - mais plutôt comme une arme contre la civilisation des Blancs. La technique machiniste « disparaitra avec la Civilisation faustienne et, un jour, ses débris seront éparpillés de-ci, de-là, oubliés ».

Que l'on soit ou non d'accord avec ces conclusions, la lecture d'un tel ouvrage, où se retrouve la fermeté de pensée et la vision prophétique du *Déclin de l'Occident*, est d'un enrichissement, d'une tonicité remarquables.

En outre, *L'Homme et la Technique*, écrit en 1931, reste à tous points de vue d'actualité - une actualité brûlante - en 1958.

450 fr. + T.L.

L'HOMME
ET LA TECHNIQUE

DU MÊME AUTEUR

nrf

Le Déclin de l'Occident :

I. Forme et Réalité.

II. Perspectives de l'Histoire Universelle.

L'HOMME ET LA TECHNIQUE

PAR OSWALD SPENGLER

(DER MENSCH UND DIE TECHNIK)

Traduit de l'allemand par
ANATOLE A. PETROWSKY

LES ESSAIS LXXXIX

nrf

GALLIMARD

Cinquième édition

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.

© 1958 Librairie Gallimard.

A Germaine et Maurice Julliard,
donc à l'amitié.

G. et A. A. PETROWSKY,

23 février 1958.

INTRODUCTION

I

Deux phénomènes capitaux et décisifs, d'ailleurs étroitement liés, ont radicalement transformé depuis le début du XIX[e] siècle les conditions générales de vie sur notre planète, ainsi que la face même de celle-ci. D'une part, il y a le développement foudroyant de la TECHNIQUE, notamment de la TECHNIQUE MACHINISTE; d'autre part, L'ACCROISSEMENT VERTIGINEUX DE LA POPULATION mondiale.

Dans tous les domaines, l'évolution aussi incessante que rapide de la technique exerce son influence — plus ou moins immédiate et directe — sur la totalité des faits et sur les individus : le citadin affairé et trépidant des monstrueuses agglomérations cosmopolites des cinq continents aussi bien que le plus « arriéré » des « sauvages » — désormais son proche voisin — habi-

tant les forêts demi-vierges de l'Amazonie, les déserts de l'Australie, les îles dédorées et troublées du Pacifique. Et cette influence fait encore ressentir ses effets sur tous les plans, jusqu'au tréfonds de tous les domaines de l'existence et de l'activité des hommes, marquant -- d'une façon ou d'une autre — de son empreinte indiscrète les détails de leur vie quotidienne comme leurs éthiques, leurs morales, leurs religions; les innombrables aspects de leur vie familiale, professionnelle, sociale, etc., comme les profondeurs les plus intimes de leur vie affective et mentale; leur nourriture comme leur philosophie; leurs appétits comme leurs ambitions, leurs espoirs et leurs déceptions.

Bon gré, mal gré — technique et population sont désormais pour nous des facteurs aussi immanents, aussi prépondérants et vitaux que l'ensemble des circonstances naturelles élémentaires, que l'air, que le soleil. Leurs répercussions se font sentir universellement, leur pression accablante s'exerce constamment et partout, sans trêve ni relâche.

S'il paraît aujourd'hui opportun de mettre à la disposition des lecteurs de langue française

l'œuvre de Spengler, c'est que son intérêt, loin d'avoir faibli avec les années, demeure toujours aussi actuel et aussi vif et le restera vraisemblablement pendant longtemps encore. En effet, *L'Homme et la Technique* illustre cette vertu typiquement spenglérienne qui consiste à allier indissolublement deux éléments également appréciables. D'une part, la portée vaste et permanente d'une œuvre aux perspectives les plus compréhensives. Et, d'autre part, l'incidence immédiate et vibrante d'un point de vue qui n'a jamais été autant à l'ordre du jour ni aussi étroitement relié aux questions et aux problèmes qui se posent sur tous les plans à notre temps. Claire, profonde et hautement suggestive, cette contribution à l'interprétation de la vie n'appellerait en soi aucune présentation ni aucun commentaire : elle se suffit à elle-même.

Toutefois, il ne paraît pas superflu de préluder à la lecture proprement dite de l'Essai par quelques considérations portant sur deux points principaux. D'abord, le rappel de certaines données essentielles concernant l'œuvre globale de Spengler, et de ses idées directrices telles qu'elles découlent au premier chef de son *Déclin de l'Oc-*

cident[1]. Ensuite, l'énoncé d'un petit nombre d'explications succinctes ayant trait à la terminologie utilisée par l'auteur. Cette terminologie inclut en effet, dans certains cas, des mots ou des expressions d'usage courant, mais auxquels une signification particulière — et « précise » — est attribuée. Il importe donc d'en être averti, si l'on veut tirer du texte toute sa valeur et être réceptif aux multiples échos qu'il éveille.

Enfin, *L'Homme et la Technique* prolonge et précise sur certains points l'essentiel de la pensée spenglérienne, sur la substance et l'influence de laquelle il reste encore beaucoup à dire. En effet, Spengler n'est trop souvent connu (LORSQU'il l'est) que par deux ou trois idées, importantes certes, mais « secondaires » : par exemple l'idée de « déclin » de l'Occident ou celle des « cycles inéluctables » de l'histoire. Du principe morphologique fondamental, de la physionomi-

---

1. Oslwald SPENGLER, *Le Déclin de l'Occident* (N.R.F., Librairie Gallimard, Bibliothèque des Idées, 2e édition, Paris, 1948). Cet ouvrage a été conçu avant même le conflit mondial de 1914-1918. Le premier volume de l'édition originale allemande est sorti en 1918 (éd. révisée en 1923) et le second en 1922. (N. du Tr.)

que, du caractère intuitif de la pensée et de l'expression, de l'inspiration essentiellement antisystématique et antidogmatique, etc., rien. Ou pratiquement rien. Bref, pour beaucoup, Oswald Spengler reste surtout l' « oiseau de mauvais augure » qui a « annoncé » aux Occidentaux que les choses allaient mal pour eux. Les pages qui suivent sont de nature, par leur clarté et leur précision, à faire une utile mise au point et à compléter ainsi l'œuvre majeure de Spengler.

II

Le premier principe qu'il importe de dégager, chaque fois que l'on aborde cette œuvre, est que tout ce que Spengler expose représente expressément des PERSPECTIVES PERSONNELLES. Ces perspectives ne constituent d'ailleurs ni un « système », ni un « dogme », ni même l'affirmation de quelques « vérités ». Il s'agit simplement du compte rendu conceptuel et verbal d'une « manière d'être » et d'une « manière de penser », de l'esquisse d'un *Weltanschauung* propre à l'au-

teur. Certes, Spengler assume que ces points de vue « cadrent » avec ceux de l'homme « faustien » (d'aujourd'hui ou de demain). Ils n'en restent pas moins le reflet d'une conviction intime strictement individuelle, et voulue comme telle. Par-dessus tout, ces façons d'être et de penser sont propres à l'auteur et ne prétendent à aucune « validité générale » dans le temps ni dans l'espace. Enfin, il ne s'agit en rien d'une étude de caractère dit « scientifique » (donc, « systématique »), mais bien d'une « physionomique » de la vie, c'est-à-dire d'une appréhension tout intuitive du Cosmos et du déroulement des apparences qui constituent celui-ci à nos yeux.

Ce caractère INTUITIF des conceptions et de l'expression spenglériennes est le second point qu'il convient de mettre en relief. Spengler y insiste lui-même, dès sa préface au *Déclin de l'Occident*, en spécifiant qu'il écrit dans un langage tendant à présenter des objets et des rapports d'une manière suggestive, plutôt qu'à exposer une suite de concepts ordonnés. Avertissement qui vaut, cela va de soi, pour la totalité de son œuvre. Par la même occasion, et il

est malheureusement impossible d'y insister ici comme il le faudrait, Spengler énonce que, à son sens, comprendre la vie signifie « ÊTRE A SA HAUTEUR », c'est-à-dire lui faire face et « s'incorporer » à elle, mais non la fuir en se réfugiant dans des concepts abstraits, arbitrairement surimposés aux réalités vivantes. Autrement dit, encore, il prône l'établissement d'un « synchronisme » entre le courant vital d'un individu et ses idées, à l'instar du synchronisme qui règne dans le reste de la nature, à commencer par les hommes primitifs et les animaux. Par ce côté, comme par d'autres, Spengler se rattache donc au courant proprement intuitif de la pensée et de l'expression (courant a-systématique et a-gnostique), c'est-à-dire à Bouddha, à Gœthe, à Thoreau, à Bergson et à bien d'autres, plutôt qu'aux courants « dogmatiques » et « scientifiques ». Ceci vaut d'être répété, afin de dissiper toute équivoque. Là encore, cette fraction incidente de l'œuvre de Spengler qui consiste à « mesurer » en termes d'années les cycles historiques et la « vie » des Cultures et des Civilisations, a déplorablement obscurci, dans l'idée de certains lecteurs, les traits caractéristiques des idées et de

l'expression de l'auteur. S'il plaît à certains de relever des « contradictions » ou des « incohérences » chez Spengler, disons tout de suite, pour ne plus y revenir, qu'incohérence et contradiction existent en effet chez lui. Mais Spengler n'y voit, comme il se doit, qu'un phénomène parfaitement naturel, à l'instar de la vie elle-même : et il ne tente nullement d'y échapper, comme l'ont fait certains, en recourant à des artifices.

En troisième lieu, et dans le même ordre d'idées, c'est au lecteur qu'il appartient d'approcher l'œuvre de Spengler, présentée ici, dans un état d'esprit identique et d'y voir au premier chef une œuvre POÉTIQUE sous l'aspect — certes inhabituel dans sa forme —, d'une « tragédie », au demeurant fort peu « classique ». Ainsi donc l'apport essentiel d'Oswald Spengler consiste dans le STIMULANT puissant que constitue sa pensée pour tout lecteur réceptif. Il ne s'agit pas en l'occurrence d'une variété de « spécialité » philosophique, assortie de son mode d'emploi et de la liste de ses vertus curatives. Les « conclusions » et préférences personnelles de Spengler importent relativement peu. Il importe encore moins que chacun soit « d'accord » avec lui ou

non. Il faut prendre garde, sur ce plan, de ne pas succomber (si l'on en est capable) à l'un des préjugés caractéristiques de l'homme faustien, celui du « socialisme » [1] (ou impérialisme) éthique et idéologique. Préjugé qui veut à toute force que l'un ait « raison » et que l'autre ait « tort », et que celui qui a raison soit toujours celui qui parle. Il est tout à fait secondaire, encore une fois, que l'on soit d'accord ou pas avec Spengler, et dans quelle mesure, et à quel propos. L'essentiel est de demeurer réceptif et « tolérant », condition *sine qua non* pour tirer de l'œuvre toute sa richesse féconde. Plutôt que d'insister, ne vaut-il pas mieux citer ce passage du *Jardin d'Épicure* d'Anatole France : « Quand on dit que la vie est bonne et quand on dit qu'elle est mauvaise, on dit une chose qui n'a point de sens. Il faut dire qu'elle est bonne et mauvaise à la fois, car c'est par elle, et par elle seule, que nous avons l'idée du bon et du mauvais. La vérité est

---

1. Cf. notamment le développement magistral consacré par SPENGLER à ce sujet dans *Le Déclin de l'Occident* (*Bouddhisme, Stoïcisme, Socialisme*, V. I, pp. 323 et s., pp. 344 et s.).

que la vie est délicieuse, horrible, charmante, affreuse, douce, amère, et qu'elle est tout. Il en est d'elle comme de l'arlequin du bon Florian : l'un la voit rouge, l'autre la voit bleue, et tous deux la voient comme elle est, puisqu'elle est rouge et bleue et de toutes les couleurs. Voilà de quoi nous mettre tous d'accord et réconcilier les philosophes qui se déchirent entre eux. Mais nous sommes ainsi faits que nous voulons forcer les autres à sentir et à penser comme nous, et que nous ne permettons pas à notre voisin d'être gai quand nous sommes tristes. »

Et, pourrait-on ajouter, que nous lisons exclusivement le journal de « notre bord » (ne voulant entendre que ce qui nous agrée), nous étonnant, voire nous indignant, que tout le monde ne fasse pas de même.

Avec Spengler, il faut s'appliquer au « détachement » (ou à l'impartialité) — ce qui n'a rien à voir avec une prétention toute théorique et verbale à « l'objectivité ». L'hirondelle « voit » et « vit » un monde; l'éléphant, le sien; et la taupe, encore un autre. Une des vertus majeures de notre auteur est son pouvoir à nous extraire de notre ambiance et à nous emporter sur un

tapis magique. De ce poste d'observation nous pouvons contempler les choses, à la fois avec un télescope et avec un microscope, c'est-à-dire saisir les phénomènes d'un seul coup d'œil, globalement et en détail.

Enfin, que dire de l'accusation de « pessimisme » portée contre Spengler? Chacun en pensera ce qu'il voudra et tirera ses conclusions en se demandant si le météorologiste qui prédit la pluie ou le gendarme qui rédige un constat d'accident sont, eux aussi, des « pessimistes ». Là encore, Spengler s'en est expliqué lui-même très clairement : il est impossible de mieux faire que de se reporter à son œuvre.

Telles sont les quelques observations préliminaires qui méritaient d'être formulées. Il reste encore à fournir quelques explications sur la terminologie utilisée par Spengler.

III

Il est impossible de « définir » (au sens aujourd'hui communément admis de ce terme) les expressions que Spengler utilise dans un sens

très particulier. Lui-même ne tente d'ailleurs pas de le faire, sauf à donner quelques précisions sur ses intentions et, pour le reste, à faire confiance au lecteur. Il ne faut donc pas être plus spenglérien que l'auteur, mais esquisser seulement, aussi fidèlement que possible, la « silhouette » des termes employés. Quant à leur « contenu », il est conforme aux intentions de l'auteur de *L'Homme et la Technique*, de laisser à chacun le soin de l'appréhender. La tâche requise ici est d'ailleurs relativement aisée, tant sont rares, dans le texte qui suit, les mots ou expressions ayant une signification particulière et nécessitant de ce fait des explications.

Et d'abord, voici les termes « Culture » et « Civilisation », auxquels Spengler attribue un sens bien précis dans son étude de l'évolution des groupes humains. La Culture est le devenir, le mouvement animé, le plastique et le bouillonnant. La Civilisation est le devenu, le sclérosé, le figé et même, selon le mot de l'auteur, la *rigor mortis* de la collectivité. La Culture, c'est la matière en train d'être modelée, sculptée, en conformité avec les particularités motrices d'une « âme » spécifique, alors que la Civilisation,

c'est la statue. Il s'ensuit que toute Civilisation est l'aboutissement de la naissance, de la croissance et, finalement, de la sénescence d'une Culture. Toute Culture possède « sa » Civilisation. Plus précisément, il convient de noter qu'une Culture est l'ensemble des manifestations « exprimant », en quelque sorte, l'essence d'une âme déterminée.

Qu'est-ce qu'une « âme » ? La signification de ce terme devient toujours plus évidente, lorsqu'on lit Spengler, mais elle n'en devient pas pour autant facile à exprimer. Disons que l'âme (d'une Culture, et des unités de cette Culture) est ce qui « inspire et façonne le devenir ». « Intérieurement », l'âme est le pendant du « style », extérieurement. Mais c'est surtout par association avec d'autres termes que l'idée sous-jacente à ce mot se révèle. Alors, si nous énonçons que l'âme est le virtuel, et que le Monde est l'actuel, la Vie représente la forme, dans laquelle s'actualise le virtuel. L'âme est « ce-qui-reste-à-accomplir », le Monde l' « accompli ». Et c'est la Vie qui constitue « l'accomplissement » (dans le « présent »). On pourrait dire, sans trop solliciter l'idée centrale de l'auteur, que cette âme

est un « instinct collectif », sous-jacent au groupe humain considéré (à l'instar de « l'instinct » générique des lions ou des fourmis, par exemple) et que, par voie de conséquence, le « style » de cette collectivité découle de son âme, ou encore, qu'il en est une manifestation.

A ce propos, il est opportun de rappeler quelles sont, selon Spengler, les diverses « phases » que l'on peut discerner dans l'évolution des « Hautes Cultures » : « pré-Culture », « printemps », « été », « automne » et « hiver » (ou « maturité »). Le processus s'achève avec l'aboutissement inéluctable à une « Civilisation », phase au cours de laquelle la Culture, s'étant « perfectionnée », se « fossilise », puis disparaît rapidement. Ceci est significatif, car dans le cours des développements qui suivent il est bon, tout en sachant qu'il ne s'agit que d'images commodes, d'avoir présente à l'esprit cette succession de phases. Il est même loisible de concevoir que la pré-Culture correspond à la période de gestation (il y a ainsi des Cultures « avortées »), les saisons aux divers stades de la vie humaine et la Civilisation à la fossilisation ou/et à la décomposition d'un animal. En notant que

l'âme n'est « présente » que pendant la « vie », et aussi que cette âme est « donnée » et non « choisie ».

Il serait intéressant de poursuivre cette étude de la terminologie : mais elle conduirait à reprendre les thèmes principaux du *Déclin de l'Occident* et, par conséquent, à dépasser notre propos[1]. Il est donc temps que le traducteur s'efface pour laisser la parole à l'auteur. Non, cependant, sans avoir formulé quelques remarques au sujet de son travail. Ce n'est pas seulement au texte qu'il a voulu être fidèle, mais bien à l'auteur, à ses convictions, à ce qu'il a désiré exprimer et transmettre. Ceci a demandé d'autant plus d'application que, comme il a déjà été dit, Spengler est beaucoup plus « intuitif » que « discursif ». L'important n'est pas de conserver les « mêmes mots », mais bien le même « sens ». C'est-à-dire que le lecteur tire du texte français une IMPRESSION aussi proche que possible de celle qui découle du texte original. Ceci, bien entendu,

---

1. Ceux que la question intéresse pourront se reporter à mon ouvrage, *Études spenglériennes*, à paraître prochainement. (N. du Tr.)

compte tenu des différences entre les langues et habitudes mentales.

IV

La tragédie qui va maintenant se dérouler est parfaitement composée. Elle débute lentement et son intérêt monte peu à peu, dans un crescendo subtil, jusqu'à atteindre son sommet. Le lecteur doit être patient et réceptif, ne pas se rebuter si les toutes premières pages ne captent pas immédiatement son attention. Il en sera aussitôt récompensé.

Nul doute qu'une fois engagé dans sa lecture, il ne puisse reposer le livre avant de l'avoir terminé. Nul doute qu'il le relise plusieurs fois. Nul doute qu'il prenne — ou reprenne — ensuite en mains *Le Déclin de l'Occident*.

ANATOLE A. PETROWSKY.

PRÉFACE

Dans les pages qui suivent, je présente au lecteur quelques réflexions extraites d'une œuvre plus vaste à laquelle je travaille depuis des années. Il était d'abord dans mes intentions d'utiliser une méthode identique à celle que, dans *Le Déclin de l'Occident*, j'avais limitée au groupe des Hautes Cultures, à savoir : L'HISTOIRE DE L'HOMME DEPUIS SES ORIGINES. Mais l'expérience de ce premier ouvrage a montré que la plupart des lecteurs ne sont point en mesure de conserver un point de vue compréhensif sur l'ensemble des idées. Ils se perdent dans le détail de tel domaine ou de tel autre qui leur sont familiers, ne tenant compte du reste qu'accessoirement, ou même pas du tout. En conséquence, ils n'obtiennent qu'une image déformée, tant à propos de ce que j'ai écrit que du sujet abordé par moi. Maintenant, comme alors, c'est ma conviction que le destin de l'Homme ne peut être compris qu'en envisa-

geant SIMULTANÉMENT ET COMPARATIVEMENT tous les domaines de son activité, et en évitant l'erreur de chercher à comprendre un problème quelconque — de sa politique, de sa religion ou de son art — exclusivement en fonction de certains ASPECTS particuliers de son être — croyant ainsi que, cela fait, il ne reste rien de plus à dire. Sous le bénéfice de ces réserves, je me hasarde dans ce livre à prendre en considération quelques-uns de ces problèmes. Ils ne sont qu'un petit nombre parmi une multitude. Mais ils sont dépendants les uns des autres, et peuvent suffire provisoirement à aider le lecteur à risquer un premier coup d'œil sur le grand secret du destin de l'Homme.

OSWALD SPENGLER.

Munich, 1931.

CHAPITRE PREMIER

LA TECHNIQUE EN TANT QUE TACTIQUE VITALE

I

C'est seulement au XIX[e] siècle que se présente pour la première fois le problème de la technique et de ses rapports avec la Culture et avec l'Histoire. Le XVIII[e], avec son scepticisme fondamental — ce doute attenant au désespoir — avait posé la question de la signification et de la valeur de la CULTURE. Cette question devait le conduire à des investigations encore plus poussées et plus bouleversantes, donnant ainsi au XX[e] siècle, notre époque à nous, la possibilité d'embrasser la TOTALITÉ de l'histoire mondiale.

Ce XVIII[e] siècle, l'âge de Robinson Crusoé et de Jean-Jacques Rousseau, des parcs anglais et de la poésie pastorale, avait posé que l'homme « originel » était une sorte de « bon sauvage », créature paisible et vertueuse avant que la culture vînt la ruiner et la pervertir. Son côté technique était complètement omis ou, si compte en était tenu, estimé indigne de l'attention du moraliste.

Mais, après Napoléon la technique machiniste de l'Europe occidentale s'est amplifiée dans des proportions gigantesques. Avec ses villes industrielles, ses voies ferrées, ses bateaux à vapeur, elle nous a finalement obligés de faire face au problème, franchement et sérieusement. Quel est le sens de la technique ? Quelle signification dans l'histoire, quelle valeur dans la vie possède-t-elle? Et quelle est sa place sur le plan social et sur le plan métaphysique? Multiples étaient les réponses proposées à ces questions, mais elles pouvaient se réduire fondamentalement à deux.

D'une part, les idéalistes et les idéologues, épigones attardés du classicisme humaniste du temps de Gœthe, estimaient que les données techniques et les sujets économiques étaient extérieurs, ou plutôt INFÉRIEURS, à la « culture ». Avec son magnifique sens de l'actuel, Gœthe avait bien tenté dans le *Deuxième Faust* de sonder jusqu'au tréfonds cet ordre de réalités nouvelles. Mais déjà, avec Wilhelm von Humboldt, nous voyons apparaître ce point de vue historique antiréaliste, philologique, qui aboutit à estimer les valeurs d'une époque historique en fonction de la quantité de livres et de tableaux qu'elle

a produits. Un chef d'État n'était estimable que dans la mesure où il était un protecteur des lettres et des arts; ce qu'il était par ailleurs ne comptait pas. L'État était un fardeau permanent pour la culture, telle qu'on la concevait dans les doctes réunions, les conférences et les cabinets des savants. On avait peine à croire que la guerre pût encore exister, puisqu'elle n'était que le résidu d'une barbarie périmée, tandis que l'économie politique était quelque chose de prosaïque, de stupide et de négligeable, nonobstant l'usage constant qui en était fait. Mentionner un grand négociant ou un ingénieur éminent, à égalité de rang avec les poètes et les penseurs, était un acte de « lèse-majesté » à l'égard de la « vraie » culture. Considérons par exemple les *Weltgeschichtliche Betrachtungen* de Jakob Burckhardt : le point de vue adopté est représentatif de celui de la majorité des professeurs de philosophie (et de maint historien). Il est d'ailleurs propre, aujourd'hui encore, à ces lettrés et esthètes contemporains qui considèrent la composition d'un roman comme plus importante que la conception d'un modèle de moteur d'avion.

D'autre part, il y avait le Matérialisme, ce

produit essentiellement anglais, engouement des primaires de la première moitié du XIX[e] siècle, de la philosophie du journalisme libéral, des réunions de masse et des écrivains marxistes et socio-éthiques qui se prenaient pour des penseurs et des oracles.

Si la caractéristique de la première catégorie était l'absence complète du sens des réalités, celle de la seconde était une terrible superficialité. Son idéal était L'UTILITÉ et rien que l'utilité. Tout ce qui était utile à « l'humanité » constituait un légitime élément de la culture, ÉTAIT, en fait, LA culture. Le reste était luxe, superstition ou barbarie.

Et cette utilité était celle propre au « bonheur du plus grand nombre », consistant à en faire le moins possible : car telle est, en dernière analyse, la doctrine de Bentham, de Spencer et de Mill. Le but de l'humanité était d'épargner à l'individu autant de travail que possible, de mettre le fardeau sur le dos de la machine. Libération de la « misère de l'esclavage-salarié », égalité dans les loisirs, le confort et la « jouissance des arts » : c'est bien le *panem et circenses* de la cité géante des périodes de maturité qui se

présente ainsi. Les primaires et les snobs du progrès devenaient lyriques à propos de n'importe quel bouton mettant en marche un appareil, et se gargarisaient de mots ronflants sur « l'économie de travail humain ». Au lieu de l'honnête religion des temps passés, c'était l'engouement superficiel pour les « conquêtes de l'humanité », qui ne signifient rien de plus que le perfectionnement des techniques, de l'économie de travail et des distractions. De l'âme, pas un mot.

Or, de tels penchants ne correspondent aucunement aux goûts des grands inventeurs eux-mêmes, à de rares exceptions près, ni même à ceux des connaisseurs accomplis de la technique. Ce sont ceux des SPECTATEURS qui les entourent et qui, eux-mêmes incapables de découvrir quoi que ce soit (ni de le comprendre, si cela leur arrivait), flairent qu'il y a là quelque chose d'avantageux pour leur petit intérêt personnel. De cet état de choses, et puisque dans toute « Civilisation » le matérialisme se distingue par son manque d'imagination, émerge une image du futur où le but ultime et l'état dernier permanent de l'humanité est un Paradis terrestre conçu en termes de la toquade technique du moment,

par exemple de la fin du XIX[e] siècle. Négation d'ailleurs assez saisissante du concept même de progrès, lequel exclut par hypothèse les « états statiques ». Des idées de ce genre sont exposées dans des ouvrages comme *Alte und Neue Glaube* de Strauss, *Looking Backward* de Bellamy et *Die Frau und die Sozialismus* de Bebel. Plus de guerres, plus de distinctions entre les lois, les peuples, les États ou les religions, plus de criminels ni d'aventuriers, plus de conflits fondés sur des supériorités ou des différenciations; plus de haine ni de vengeance, mais seulement le confort à perpétuité jusqu'à la consommation des siècles. Même aujourd'hui, où nous vivons les dernières phases de cet optimisme trivial, on ne peut s'empêcher de frémir devant de telles inepties en évoquant l'effroyable ennui — le *taedium vitae* de la Rome impériale — qui envahit l'âme à la seule lecture de ces niaiseries idylliques, dont la réalisation seulement partielle dans la vie courante conduirait immanquablement au meurtre et au suicide collectif.

Aujourd'hui, les deux points de vue sont surannés. Avec le XX[e] siècle nous arrivons enfin à une ère de maturité suffisante pour pénétrer le

sens final des FAITS, dont l'ensemble constitue L'HISTOIRE MONDIALE. L'interprétation des choses et des événements n'est plus du ressort des préférences personnelles d'individus à TENDANCES rationalisantes, non plus que des espoirs et désirs des masses. Au lieu des « cela doit être ainsi » et « cela devrait être ainsi » s'imposent les inexorables « c'est ainsi » et « cela sera ainsi ». Le constat dans la dignité supplante la sentimentalité des siècles précédents. Nous avons appris que l'histoire est quelque chose qui ne tient pas le moindre compte de nos espérances.

J'ai défini ailleurs[1] L'APPRÉHENSION PHYSIONOMIQUE comme le don qui seul nous permet de sonder la signification profonde de tout événement, — cette pénétration de Gœthe et de tout connaisseur-né des hommes, de la vie et de l'histoire à travers les âges. C'est l'appréhension physionomique qui nous permet, transcendant le particulier, de saisir le sens suprême des choses.

---

1. Cf. *Le Déclin de l'Occident,* éd, fr., I, p. 108.

II

Si nous voulons saisir l'essentiel de la technique, il ne faut pas partir de la technique de l'ère machiniste, encore moins de la notion trompeuse suivant laquelle la confection d'outils et de machines serait le BUT de la technique.

Car, en réalité, la technique date de temps immémoriaux et, en outre, elle n'est rien qui soit historiquement localisé, mais bien quelque chose d'immensément général[1]. Cela va bien au-delà de l'humanité, au cœur même de la vie animale, celle de TOUS les animaux. Le mode de vie de l'animal, par contraste avec celui du végétal, a pour caractéristique distinctive l'aptitude à se mouvoir librement dans l'espace. L'animal possède une certaine mesure, plus ou moins considérable, d'autonomie de la volonté et d'indépendance envers l'ensemble de la Nature; ainsi

---

1. *Le Déclin de l'Occident,* II, pp. 458 et 459.

donc, il tend à défendre son intégrité contre cette Nature, à insuffler à son être une quelconque signification, un quelconque contenu, une quelconque supériorité. Si nous voulons alors déceler une signification de la technique, nous devons partir de l'AME, et bien d'elle seulement.

Car l'existence libre de l'animal est une lutte[1], rien qu'une lutte : c'est sa TACTIQUE VITALE, sa supériorité ou son infériorité face à « l'autre » (que cet « autre » soit nature animée ou inanimée) qui décide de L'HISTOIRE de cette vie et détermine si son destin est de subir l'histoire des autres, ou de se réaliser soi-même. LA TECHNIQUE EST LA TACTIQUE DE LA VIE : c'est la forme intérieure dont la PROCÉDURE DE CONFLIT (conflit qui s'identifie à la vie elle-même) est la manifestation extérieure.

Ici apparaît la seconde erreur qu'il convient d'éviter. LA TECHNIQUE NE S'INTERPRÈTE PAS EN FONCTION DE L'INSTRUMENT. Ce qui importe n'est nullement la forme des choses, ni comment on les fabrique, mais bien CE QUE L'ON FAIT AVEC

---

1. *Le Déclin de l'Occident*, II, p. 11.

ELLES, LEUR UTILISATION : ce n'est pas l'arme, mais le combat. La guerre moderne, dont l'élément principal est la stratégie (c'est-à-dire la conduite des opérations, alors que les techniques d'invention, de production et d'utilisation des armements ne sont que des éléments particuliers du processus général), la guerre moderne est un exemple qui illustre une vérité plus grande. Il y a d'innombrables techniques dans lesquelles aucun instrument n'intervient : par exemple, celle d'un lion imposant sa supériorité à la gazelle, ou celle de la diplomatie; ou, encore, la technique administrative qui consiste à maintenir l'intégrité formelle et fonctionnelle d'un État en vue des luttes de la politique. Il y a aussi les techniques de la guerre des gaz et de la guerre chimique. Toute confrontation avec un problème crée le besoin d'une technique appropriée. Il y a une technique du coup de pinceau du peintre, de l'équitation, de la navigation aérienne. C'est toujours une question de COMPORTEMENT INTÉRESSÉ, dirigé vers un BUT, jamais de CHOSES ni D'OBJETS. Et c'est justement cela qui est si souvent négligé dans l'étude de la préhistoire : trop d'importance est accordée aux

pièces de musée, pas assez aux processus innombrables dont le déroulement a certainement eu lieu, même si toute trace en a aujourd'hui disparu.

Toute machine INSTRUMENTE un processus quelconque, le SERT, et doit son existence aux DÉLIBÉRATIONS CONCERNANT CE PROCESSUS. Tous nos moyens de transport sont nés et se sont développés à partir des IDÉES de conduire et de ramer, de naviguer et de voler : nullement depuis des représentations telles que celles de chariot ou de barque. Les méthodes sont elles-mêmes des armes. La technique n'est donc en aucune façon une « partie » quelconque de la vie économique, pas plus que l'économie elle-même — ou la guerre, ou la politique — ne peuvent prétendre à constituer une « partie » autonome de la vie. Il n'y a jamais dans tout cela que les MULTIPLES ASPECTS D'UNE SEULE ET MÊME VIE, ACTIVE, BELLIQUEUSE ET PLEINE. Cependant, il y a bien une voie qui relie les combats primitifs entre espèces disparues aux procédés modernes des inventeurs et des ingénieurs, comme il y a une voie qui constitue le trait d'union entre la plus ancienne des armes, la ruse, et

les modèles des machines que nous utilisons aujourd'hui contre la nature, dans les stratagèmes conçus pour la dominer.

Nous appelons « Progrès » la circulation sur ces voies : c'était là le grand slogan du précédent siècle. Les hommes voyaient devant eux l'histoire comme une grande artère dans laquelle, bravement et toujours « en avant », avançait « l'humanité », c'est-à-dire les races blanches, ou plus exactement les habitants des grandes cités, ou, plus précisément encore, l'élite « cultivée » de ceux-ci.

Mais vers où cette marche ? Et pendant combien de temps ? Et pour en arriver à quoi ?

Elle était un peu ridicule, cette marche vers l'infini et à l'infini, vers un but auquel les hommes ne pensaient pas sérieusement, ou qu'ils ne se représentaient pas clairement, ou même, à la vérité, qu'ils N'OSAIENT pas envisager : CAR UN BUT EST UNE FIN. Personne ne fait une chose sans penser au moment où l'objectif recherché sera atteint. Personne n'entreprend une guerre, un voyage, ou simplement une promenade, sans songer à sa direction et à sa CONCLUSION. Tout être humain authentiquement créateur connaît et

redoute le VIDE consécutif à l'achèvement d'une tâche.

Le développement implique l'accomplissement : toute évolution a un début, et tout accomplissement est une FIN. La jeunesse implique la vieillesse; la croissance, la décrépitude; et la vie, la mort. Pour l'animal, enfermé dans le présent par la nature même de son appréhension du monde, la mort est flairée ou connue comme un élément étranger ou futur qui ne représente PAS une menace, n'inspire à l'avance aucun effroi : il connaît la mort seulement A L'INSTANT PRÉCIS du trépas. Mais l'homme, dont la pensée est affranchie des chaînes de l'ici et du maintenant, se place hardiment DANS le moment même d'hier et de demain, du passé et de l'avenir, et son imagination crée pour lui l'épreuve de la mort. Et c'est en fonction de la profondeur ou de la superficialité de sa nature qu'il triomphera ou non de cette terreur de la fin. Une vieille légende grecque — déjà comprise dans l'Iliade — raconte comment sa mère présenta à Achille l'option entre une vie longue et une vie brève remplie d'éclat et de gloire, et comment il choisit la seconde.

L'homme a été, il est toujours, trop vain et trop pleutre pour regarder en face la FUGACITÉ de tout ce qui vit. Il enveloppe la réalité d'espérances progressistes bleu layette et rose bonbon, l'ensevelit sous les fleurs de la rhétorique et de la littérature, se réfugie en rampant derrière l'abri des idéaux pour essayer de ne rien voir. Il n'en demeure pas moins que la fugacité, la naissance et la déchéance, sont LA FORME INTRINSÈQUE DE TOUT CE QUI EST : depuis les étoiles, dont le destin vertigineux nous dépasse, et jusqu'aux éphémères agrégats formels meublant l'aspect de notre planète. La vie de l'individu — qu'il soit animal, plante ou homme — est périssable au même titre que celle des peuples ou des cultures. Toute création est vouée à la dissolution, et toute pensée, toute découverte, toute action, à l'oubli. Ici, là et partout, nous discernons de majestueux courants de l'histoire qui se sont évanouis. Les ruines déchues de cultures défuntes gisent tout à l'entour de nous. Le présomptueux orgueil de Prométhée, qui osa porter la main aux cieux afin de soumettre les pouvoirs divins à l'homme, contient en lui-même sa condamnation. Que valent, dans ces condi-

tions, tous ces verbiages à propos de « conquêtes impérissables » ?

L'histoire cosmique est encore bien autre chose que notre siècle n'a le courage de se l'imaginer. L'histoire de l'homme, comparativement à celle des mondes végétal et animal de notre planète, sans même parler des durées de vie propres à l'univers astral, est vraiment très fugitive. C'est une ascension et une chute bruques, s'étendant sur quelques millénaires, période négligeable dans la perspective de l'histoire de la terre, mais pourtant pleine de force et de grandeur tragiques pour nous qui y sommes nés. Et quant à nous, êtres humains du XX^{e} siècle, nous dévalons la pente LES YEUX GRANDS OUVERTS, EN PLEINE CONSCIENCE. Notre sens de l'histoire, notre aptitude à la décrire et à l'écrire, sont des symptômes révélant clairement que nous parcourons cette pente vers le bas. C'est à l'apogée des Hautes Cultures, au moment où elles se muent en Civilisations, que ce don de pénétrante lucidité leur vient et seulement pour un temps bref.

Il est en soi sans importance de savoir quel est, parmi ceux des myriades d'astres éternels, le destin de cette infime planète qui suit son

cours fugace quelque part dans l'espace infini; moins important encore est ce qui grouille pendant quelques instants à sa surface. Mais chacun d'entre nous, intrinsèquement une non-entité, n'en est pas moins — même si c'est pour un laps de temps indiciblement bref — une vie complète projetée dans ce tourbillon cosmique. Par voie de conséquence, ce monde miniature, cette « histoire mondiale », est, en ce qui nous concerne, un fait d'importance suprême. Qui plus est, le DESTIN de chacun d'entre ces individus ne consiste pas seulement à être, de naissance, inséré dans cette histoire universelle, mais bien d'y être incorporé dans un siècle donné, un pays donné, un peuple donné, une région donnée, une classe donnée. Nous n'avons PAS le choix entre être un fils de paysan égyptien de l'an 3000 avant Jésus-Christ, ou d'un roi de Perse ou d'un clochard d'aujourd'hui. Tel destin — ou hasard — qui nous est dévolu, est une donnée à laquelle nous sommes contraints de nous adapter. Ce destin nous VOUE à certaines situations, à certaines opinions et à certains actes. Les « hommes-en-tant-que-tels », dont s'entretiennent les philosophes, n'existent

pas. Il y a seulement les hommes d'une époque, d'une localité, d'une race, coulés dans un moule congénital personnel, individus qui affrontent au combat un monde DONNÉ, et triomphent ou succombent, pendant que l'univers ambiant continue à tourner posément avec une divine indifférence. Ce combat-là EST la vie même, la vie au sens nietzschéen du mot : lutte farouche, sans pitié ni quartier, de la Volonté de Puissance.

CHAPITRE II

HERBIVORES ET BÊTES DE PROIE

III

L'HOMME EST UN ANIMAL DE PROIE. Voilà ce que les penseurs subtils, comme Montaigne et Nietzsche, ont toujours su. Et voilà ce qui n'est nulle part contesté ou même simplement dissimulé : ni dans la sagesse populaire traditionnelle des contes de fées et des proverbes des paysans et des nomades du monde entier; ni dans la pénétration au sourire voilé du connaisseur d'hommes mûri par une vie bien remplie (homme d'État, général, négociant, magistrat); ni dans le désespoir du réformateur tenu en échec; ni dans l'imprécation du prêtre courroucé. Seuls les idéalistes, philosophes et autres théologiens engoncés dans leur gravité compassée, ont hésité à exprimer ce dont chacun est intimement persuadé en son for intérieur. Les idéals sont lâcheté. En dépit de cela, même dans leurs œuvres, on trouverait encore matière à

compiler une aimable anthologie d'opinions qu'ils ont occasionnellement laissé échapper sur cette nature essentiellement animale de l'homme.

Il faut désormais tenir ce point définitivement pour acquis. Le scepticisme, la dernière attitude philosophique et la seule tenable à notre époque — que dis-je, la seule qui en soit DIGNE —, interdit dorénavant tout recours à de telles échappatoires. Malgré cela, et même à cause de cela, il est également impossible d'admettre certaines autres vues, fondées celles-là sur le développement des sciences naturelles au siècle précédent. Notre façon d'étudier et de classifier ANATOMIQUEMENT le monde animal est, comme on pouvait s'y attendre d'après son origine, entièrement dominée par le point de vue matérialiste. C'est ainsi que l'image du corps tel qu'il se présente à l'œil humain (et à lui seul), et, *a fortiori*, tel qu'il est disséqué, traité chimiquement et maltraité expérimentalement, aboutit à un système fondé par Linné et approfondi dans son aspect paléologique par l'école de Darwin, ce système étant à base de détails statiques et visuellement pondérables. Il n'en reste pas moins qu'il y A bien un autre ordonnancement, tout différent et non

systématique, et ce en fonction des ESPÈCES DE VIE. Cet ordonnancement-là est révélé uniquement par le contact vivant et simple avec lui, par le truchement de cette affinité intérieurement vécue entre le Moi et le Toi, familière à chaque paysan et, aussi, à tout véritable artiste et poète. J'aime à méditer sur la physionomique des variétés de VIE animale, des variétés d'AME animale, laissant aux zoologistes la systématique de la structure corporelle. Car, à partir de là, se dégage une HIÉRARCHIE totalement différente : celle de la vie et non du corps.

Une plante vit, bien qu'elle ne soit un être vivant que dans une acception restreinte[1]. A vrai dire, la vie est EN ELLE ou autour d'elle. « Cela » respire, « cela » se nourrit, « cela » se reproduit, disons-nous. Mais il y a simplement là, en réalité, le THÉATRE d'opérations qui ne font qu'un avec les processus de l'environnement naturel, comme le jour et la nuit, l'ensoleillement et la fermentation du sol, de telle sorte que la plante elle-même ne peut ni vouloir ni choi-

1. Cf. *Le Déclin de l'Occident*, éd. fr., II, pp. 11 et s.

sir. Tout a lieu en elle et tout lui « arrive ». Elle ne choisit ni sa situation, ni sa nourriture, ni les autres plantes avec lesquelles elle se reproduira. Elle ne se déplace pas : elle est mue par le vent, la chaleur et la lumière.

Au-dessus de ce degré de vie se place la vie animale de libre mobilité. Mais, de celle-ci, existent DEUX VARIANTES. L'une, représentée dans tout genre anatomique, depuis les animaux unicellulaires jusqu'aux oiseaux et ongulés aquatiques, dont la survivance dépend du monde végétal IMMOBILE : les plantes ne pouvant ni fuir ni se défendre. L'autre, au-dessus de la première, survivant aux dépens des autres animaux, et DONT LA VIE CONSISTE A TUER. Ici, la proie est elle-même mobile, ô combien, étant au surplus combative et bien équipée en artifices et feintes de toutes sortes. Cette deuxième variante se trouve aussi dans tous les genres du système. Chaque goutte d'eau est déjà un champ de bataille. Et nous qui avons le combat terrestre si souvent sous les yeux qu'il en apparaît immanent, ou qu'il est même oublié, c'est en frémissant que nous pouvons contempler aujourd'hui comment les formes fantastiques des profondeurs

marines mènent leurs modes d'existence de tueurs et de tués.

L'ANIMAL DE PROIE INCARNE LA FORME LA PLUS HAUTE DE VIE LIBREMENT MOUVANTE. Cette forme implique un maximum d'autonomie personnelle opposée aux autres, de responsabilité envers soi, d'unité de soi, un paroxysme de nécessité dans laquelle ce soi ne peut sauvegarder son intégrité que PAR LE COMBAT, PAR LA VICTOIRE ET PAR LA DESTRUCTION. Qu'il soit un animal de proie confère un haut degré de dignité à l'homme, en tant que type.

Un herbivore est prédestiné à être une PROIE, et il tente de se soustraire à ce destin par la fuite. Mais l'animal de proie, pour sa part, doit ATTEINDRE une victime. La vie du premier est défensive dans son essence la plus intime; celle du second est agressive, dure, cruelle, destructrice. Et cette différence apparaît jusque dans les tactiques respectives du mouvement. D'une part, l'habitude de la fuite, vélocité, dérobade, biaisement, dissimulation. De l'autre, le mouvement d'attaque en LIGNE DROITE, le lion qui bondit, l'aigle qui fond. Il y a des esquives et des contre-esquives, tant dans le style des forts

que dans celui des faibles. Mais l'habileté au sens humain, l'habileté fondée sur L'INITIATIVE, n'appartient qu'aux bêtes de proie. Par comparaison, les herbivores sont stupides, et non seulement « l'innocente » colombe et l'éléphant, mais même les variétés les plus nobles, comme le taureau, le cheval et le cerf : ceux-ci ne sont capables de se battre que dans le paroxysme d'une fureur aveugle, ou dans la surexcitation sexuelle; autrement, ils se laissent facilement domestiquer, et un enfant peut les conduire.

Outre ces différences dans les modalités de déplacement, il y en a d'autres, aux incidences plus profondes, dans les organes sensoriels, ce qui entraîne des différences dans la manière d'appréhender et de posséder un « monde ». Par lui-même, tout être vit au sein de la Nature, dans un milieu, indépendamment du fait qu'il perçoit ce milieu, ou qu'il est perceptible en lui, ou ni l'un ni l'autre. Mais c'est le rapport, mystérieux et inexplicable par quelque raisonnement que ce soit, entre animal et milieu, établi par le contact, la disposition et la compréhension, qui fait d'un simple milieu un « MONDE-AMBIANT ». Les herbivores supérieurs

sont dominés par l'ouïe, mais surtout par l'ODORAT[1]; les carnivores supérieurs, eux, DOMINENT PAR L'ŒIL. L'odorat est le sens spécifiquement défensif : le nez saisit l'origine et la distance du péril et donne ainsi au mouvement de fuite la direction appropriée, DANS LE SENS OPPOSÉ à quelque chose.

Mais l'œil de l'animal de proie fournit une CIBLE. Le fait même que chez les grands carnivores, comme chez l'homme, les deux yeux puissent être centrés sur un point de l'environnement, permet à l'animal de lier sa proie. Dans ce regard hostile est déjà implicitement contenu le sort auquel la victime n'échappera pas, le bond qui va suivre instantanément. Et la faculté de fixer ainsi les choses à l'aide de deux yeux disposés en avant et parallèlement, équivaut à la conception même du MONDE, tel que l'homme le possède : à savoir un panorama, un monde visuel. Ce monde n'est pas simplement composé de lumières et de couleurs, mais encore de dis-

---

1. Cf. UXKÜLL, *Biologische Weltanschauung* (1913), pp. 67 et s.

tances, d'espaces et de mouvements dans l'espace, ainsi que d'objets localisés en des points bien définis. Cette façon de voir, propre à tous les carnivores supérieurs, — les herbivores, notamment les ongulés, ayant des yeux disposés latéralement, chacun donnant une image distincte sans perspective —, contient déjà en soi la notion de DOMINATION. L'image du monde est l'environnement tel qu'il est ORDONNÉ par les yeux. Les yeux de l'animal de proie définissent les choses suivant leur position et leur éloignement. Ils appréhendent l'horizon. Ils évaluent sur ce CHAMP DE BATAILLE les objets et les conditions de l'attaque. Renifler et épier, qui sont respectivement la manière de la biche et du faucon, sont dans le même rapport que l'esclavage et la maîtrise. Il y a un infini sentiment de puissance dans cette calme vision panoramique, une sensation de liberté prenant sa source dans la SUPÉRIORITÉ, fondée sur la conscience d'être le plus fort et de n'être une proie pour nul autre. C'est le MONDE qui est la proie et c'est à ce fait, en dernière analyse, que la culture humaine doit d'avoir vu le jour.

Enfin, cette donnée d'une supériorité innée a

vu son importance accrue, non seulement extérieurement par rapport au monde lumineux et à ses espaces infinis, mais intérieurement, en ce qui concerne la nature de l'âme dont sont doués les animaux les plus forts. L'AME est un élément énigmatique que nous concevons lorsque nous entendons prononcer le mot, mais dont l'essence échappe à toute science. C'est l'étincelle divine de ce corps vivant qui, dans ce monde divinement indifférent et divinement cruel, doit commander ou se soumettre. Ce que nous autres hommes ressentons comme une âme, chez nous et chez les autres, est le PÔLE-OPPOSÉ du monde lumineux qui nous entoure, monde dans lequel la pensée et le sentiment humains sont par conséquent naturellement enclins à voir aussi l'existence d'une AME COSMIQUE. Plus l'être est solitaire, plus il est ancré dans la résolution de former son propre monde envers et contre tout monde ambiant, plus net est le contour de son âme, plus forte en est la trempe. Qu'est-ce qui est à l'opposé de l'âme du lion ? L'âme d'une vache. A la fermeté d'âme individuelle, les herbivores suppléent par la quantité, par le troupeau, par le sentiment et l'action grégaires des

masses. Mais moins on a besoin des autres, plus fort on est. Un animal de proie est l'ennemi de tous. Jamais il ne peut tolérer un égal dans son antre. Ici, nous sommes à la source même de l'idée vraiment royale de PROPRIÉTÉ. La propriété est le domaine dans lequel on exerce un pouvoir sans partage et sans limites, pouvoir gagné en combattant, défendu contre les pairs, victorieusement sauvegardé. Ce n'est pas un droit à simplement posséder, mais le souverain droit de disposer de son bien à sa guise.

Une fois ceci compris, nous percevons qu'il y a une ÉTHIQUE DE CARNIVORE et une ÉTHIQUE D'HERBIVORE. Personne ne peut rien y changer. Cela est inhérent à la forme, au sens et à la tactique intérieure de toute vie. C'est tout simplement un FAIT. Nous pouvons supprimer la vie, mais nous sommes impuissants à en altérer la nature essentielle. Soumise et captive, une bête de proie est mutilée, pleine de nostalgie cosmique, intérieurement anéantie[1]. Tout jardin zoo-

1. Phénomène impénétrable et significatif tout à la fois : certains animaux capturés cessent, pour un temps ou pour toujours, de se reproduire. (N. du Tr.)

logique en fournit des exemples. Quelques-unes font même la grève de la faim lorsqu'elles sont capturées. Les herbivores ne perdent rien, eux, à être domestiqués.

Telle est la différence qui sépare le destin des herbivores de celui des animaux de proie. L'un se borne à menacer, l'autre peut élever. L'un déprime, rend médiocre et timoré, l'autre stimule par la puissance et la victoire, par la fierté et la haine. Le premier s'impose à l'individu, le second s'IDENTIFIE à lui. Et l'on perçoit ainsi que le conflit entre la nature intérieure et la nature extérieure ne constitue pas la SOUFFRANCE — ainsi que l'affirment Schopenhauer et le *struggle for life* de Darwin — mais bien un principe pénétré d'un sens majestueux, qui ENNOBLIT la vie. *Amor fati*, disait Nietzsche. C'est à cette catégorie militante qu'appartient l'Homme.

IV

L'Homme n'est ni un niais, « naturellement bon » et stupide, non plus qu'un semi-singe à

tendances technologiques, comme Heckel le décrit et comme Gabriel Max le dépeint[1]. Sur cette caricature tombe encore l'ombre plébéienne de Rousseau. Non. Sa tactique vitale est celle d'un superbe animal de proie, intrépide, fourbe et cruel. Il ne vit que d'agressions, de meurtres et de destructions. Il aspire, et a toujours aspiré depuis qu'il existe, à régner en maître.

Ceci signifie-t-il, cependant, que la technique soit en réalité antérieure à l'homme ? Certainement non. Il y a une importante différence entre l'homme et tous les autres animaux. La technique de ces derniers est une TECHNIQUE GÉNÉRIQUE. Elle n'est pas inventive et n'est susceptible d'au-

---

1. Seul le démon enragé de la classification qui possède les anatomistes purs les a poussés à faire le rapprochement entre l'homme et le singe; au surplus, ils considèrent eux-mêmes aujourd'hui qu'il s'agit d'une conclusion prématurée et superficielle; voir, par exemple, Klaatsch, lui-même un Darwinien (*Der Werdegang der Menschheit*, 1920, pp. 29 et s.). Car, à l'intérieur même du « système », l'homme se place hors du rang et échappe à tout ordonnancement : primitif dans maintes parties de sa structure corporelle et bizarre dans d'autres. Mais ceci ne nous intéresse pas ici. C'est sa vie que nous étudions : et dans son destin, par son AME, il est un animal de proie.

cun développement. Le type des abeilles, depuis qu'il existe, a toujours confectionné ses rayons comme il le fait aujourd'hui et en fera ainsi jusqu'à son extinction; les rayons « font partie » du type, au même titre que la forme des ailes ou la coloration du corps. Les distinctions entre structure corporelle et mode de vie n'existent que dans la tête des anatomistes. Si nous prenons pour base la forme intérieure de la vie au lieu de celle du corps, la tactique vitale et la structure corporelle apparaissent comme une seule et même chose, toutes deux étant des expressions d'une réalité organique UNIQUE. « L'espèce » est une forme non point de l'apparent et du statique, mais bien de la mobilité : non point une forme de « ainsi-fait », mais bien de « ainsi-étant » et « ainsi-faisant ». La structure corporelle révèle donc le corps AGISSANT.

Abeilles, termites, castors, bâtissent de merveilleux édifices. Les fourmis connaissent l'agriculture, les travaux de voirie, l'esclavage et la conduite des opérations de guerre. L'éducation des petits, les travaux de fortification et les migrations organisées apparaissent comme très répandus. Tout ce que l'homme accomplit, un ani-

mal ou un autre l'a fait. La vie librement mouvante, dans sa généralité, comprend les tendances qui existent, latentes, en tant que POTENTIALITÉS. L'homme n'accomplit rien qui ne soit à la portée de LA VIE EN GÉNÉRAL.

Et néanmoins, tout ceci n'a fondamentalement aucun rapport avec la technique humaine. De telles techniques génériques sont INVARIABLES : voilà bien ce que signifie le terme « instinct ». La « cogitation » animale étant strictement tributaire du « ici-et-maintenant » immédiat, et ne tenant compte ni du passé ni de l'avenir, elle ne connaît pas non plus l'expérience ou l'angoisse. Il n'est pas vrai que la femelle animale « se fasse du souci » pour ses petits. Le souci[1] est un sentiment qui sous-entend la projection d'une vision mentale dans le futur, la préoccupation de ce qui VA ÊTRE, de même que le regret implique la connaissance de ce qui FUT. Un animal ne connaît ni l'amertume ni le désespoir. Et son activité parentale est, comme tout ce dont il est

1. Il est intéressant de noter comment ce thème du souci est repris par d'autres — Heidegger, par exemple. (N. du Tr.)

question plus haut, une obscure réponse inconsciente à une instigation du même ordre que celle qui est sous-jacente à maints autre types de vie. C'est une propriété de l'espèce et non de l'individu. Le technique générique est par conséquent non seulement invariable, mais également IMPERSONNELLE.

La caractéristique exclusive de la technique humaine, au contraire, est qu'elle est INDÉPENDANTE de la vie de l'espèce humaine. C'est, dans l'histoire entière du monde vivant, l'exemple unique d'un individu qui s'affranchit de la contrainte générique. Il importe de méditer longuement sur cette pensée si l'on veut en saisir les implications infinies. Dans l'existence de l'homme la technique est consciente, arbitraire, modifiable, personnelle, IMAGINATIVE ET INVENTIVE. Elle peut s'apprendre et être perfectionnée. L'homme est devenu le CRÉATEUR de sa tactique vitale : là est sa grandeur et là est sa perte. Et la forme intime de sa créativité est appelée culture : être cultivé, cultiver, pâtir de la culture. Les créations de l'homme constituent des expressions de ce spécimen dans une forme PERSONNELLE.

CHAPITRE III

L'ORIGINE DE L'HOMME : LA MAIN ET L'OUTIL

V

Depuis quand ce type de PRÉDATEUR INVENTIF a-t-il existé ? Ou, ce qui revient au même, depuis quand y a-t-il des hommes ? Qu'est-ce que l'homme ? Et comment l'homme est-il devenu homme ?

La réponse est : grâce à la genèse de la main. C'est là une arme sans équivalent dans le monde du libre mouvement : il suffit de lui comparer la patte, le bec, les cornes, les dents et les diverses extrémités des autres créatures. Tout d'abord, le sens du toucher est concentré dans la main à un degré tel qu'elle peut presque être appelée l'organe tactile, au sens où l'œil est l'organe de la vue et l'oreille celui de l'ouïe. Elle ne distingue pas seulement le chaud et le froid, le solide et le liquide, le ferme et le mou, mais pardessus tout le poids, la forme, les rapports entre les résistances, etc.; bref, elle identifie LES OBJETS DANS L'ESPACE. Mais, en plus de cette fonc-

tion et au-dessus d'elle, le DYNAMISME VITAL est concentré en cette main si complètement que le port du corps et son style ont, du même coup, entièrement pris forme en harmonie avec elle. Rien dans le monde qui puisse être comparé à ce membre, également capable de toucher et d'action. A l'œil de l'animal de proie appréhendant le monde « théoriquement », s'ajoute la main de l'homme qui le domine PRATIQUEMENT.

Son apparition doit avoir eu lieu SOUDAINEMENT : en termes du tempo des courants cosmiques, cela s'est sans doute produit aussi brusquement que jaillit l'éclair ou que la terre tremble, de la même manière que se manifeste tout autre facteur décisif dans l'histoire universelle et qui constitue un tournant de l'histoire, dans l'acception la plus haute du terme. Ici encore nous devons nous affranchir de cette idée du XIX^{e} siècle — fondée sur les recherches géologiques de Lyell — d'un processus « évolutif ». Un tel changement lent et flegmatique s'accorde, certes, avec le tempérament anglais, mais ne donne pas une image fidèle de la Nature. Pour corroborer cette théorie, et les périodes mesurables ne révélant rien de semblable, on a

jonglé avec le temps par millions d'années. En réalité, nous ne pouvons distinguer des couches géologiques sans que des CATASTROPHES, de nature et d'origine inconnues, les aient préalablement séparées pour nous. De même ne pouvons-nous distinguer les espèces de créatures fossiles, sans qu'elles soient apparues soudainement et se soient perpétuées sans modification jusqu'à leur extinction. Des « ancêtres » de l'homme nous ne savons absolument rien, en dépit de toutes nos recherches et de l'anatomie comparée. Le squelette humain a toujours été, depuis qu'il est apparu, exactement ce qu'il est aujourd'hui : et il est facile d'observer encore actuellement l'homme du Neanderthal dans n'importe quelle réunion mondaine. Il est impossible, par conséquent, que la main, la station droite, le port de tête, et ainsi de suite, se soient développés successivement et indépendamment. Il y a là un phénomène global dont tous les éléments se tiennent et qui, tout à coup, *a été*[1]. C'est de catas-

1. Quant à cette « évolution » en général, les Darwiniens soutiennent que la possession d'une arme si admirable a favorisé et perpétué les espèces dans la lutte

trophe en catastrophe que procède l'histoire universelle, que nous puissions comprendre et prouver ce fait ou non. De nos jours, et depuis de Vries[1], cela s'appelle une « mutation ». Une mutation est une transformation intérieure qui modèle subitement tous les spécimens d'une espèce : bien entendu « sans rime ni raison », à l'instar de tout ce qui participe de l'actuel. C'est le rythme mystérieux de la réalité.

Qui plus est, non seulement la main, la station et le port de l'homme ont dû apparaître ensemble, mais encore — et ceci n'a été remarqué jusqu'ici par personne — la MAIN ET L'OU-

---

pour la vie. Mais pour que l'arme puisse conférer un avantage, encore faut-il qu'elle soit d'abord prête. L'arme inachevée serait donc un fardeau inutile, et, par conséquent, un handicap certain, pendant le temps que dure son évolution — évolution qui, il faut le noter, doit être considérée comme s'étendant sur des millénaires —. Et comment imagine-t-on alors que le processus ait pu COMMENCER ? Il est quelque peu stupide de s'acharner à la poursuite de causes et d'effets — qui ne sont après tout que des formes de la pensée humaine et non du devenir universel — dans l'espoir de pénétrer les arcanes de ce monde.

1. H. DE VRIES, *La théorie de la Mutation.*

TIL. La main désarmée est en soi inutile : elle exige une arme pour devenir arme elle-même. De même que les instruments ont pris forme à partir de la forme de la main, de même LA MAIN EST-ELLE TRIBUTAIRE DE LA FORME DE L'OUTIL. C'est un non-sens que de vouloir fractionner chronologiquement les deux. Il est impossible que la main formée soit restée active, ne serait-ce que pendant un court moment, en l'absence de l'outil. Et les premiers vestiges de l'homme et de ses outils sont d'ailleurs également anciens.

Cependant, ce qui s'est effectivement fractionné, — non chronologiquement, mais logiquement —, c'est le PROCESSUS technique lui-même, et ce de façon telle que la confection de l'outil et l'usage qui en est fait se trouvent dissociés. De même qu'il y a une technique pour fabriquer un violon et une autre pour en jouer, de même y a-t-il une technique des chantiers maritimes et une de la navigation, une de la fabrication des arcs et une de l'adresse de l'archer. Aucun animal de proie qui puisse seulement CHOISIR son arme, alors que l'homme, lui, ne se contente pas de la choisir, mais encore la confectionne, en fonction de ses idées per-

sonnelles. Moyennant quoi, il s'arroge une formidable supériorité dans la lutte contre ses semblables, contre les autres animaux et contre la Nature.

VOILA BIEN CE QUI A AFFRANCHI L'HOMME DE LA CONTRAINTE GÉNÉRIQUE, phénomène unique dans toute l'histoire de la vie sur notre planète. C'est ainsi que L'HOMME EST DEVENU HOMME. Il a rendu sa vie active largement indépendante des conditions de son corps. L'instinct de l'espèce se perpétue toujours en pleine force, mais la pensée et l'action réfléchie se sont détachées et ont gagné leur autonomie envers l'espèce. Cette liberté réside pour chacun dans la faculté de choisir librement et de confectionner sa propre arme, en fonction de son habileté et de son raisonnement personnels. Les amoncellements d'objets mal façonnés et mis au rebut que nous trouvons, témoignent éloquemment du caractère appliqué de cette « action-réfléchie » originelle.

Si, néanmoins, certains de ces objets sont identiques au point qu'il est possible, quoique osé, de déduire l'existence de « cultures » distinctes, telles l'Acheuléenne et la Solutréenne, puis d'en tirer le postulat — certainement injustifiable —

de parallélismes chronologiques sur les cinq continents, l'explication en réside dans le fait que cet affranchissement envers la contrainte générique n'exista d'abord que comme une grandiose POSSIBILITÉ et fut loin d'aboutir à un individualisme traduit dans les faits. Si personne n'aime à se poser en monstre, personne non plus, d'un autre côté, ne se complaît dans le rôle d'imitateur servile. En fait, si chacun pense et agit pour lui-même, l'impulsion de l'espèce est tellement vivace que le résultat n'en demeure pas moins très semblable partout; tel est, au fond, encore le cas de nos jours.

Toujours est-il qu'à côté de la « pensée de l'œil », ce regard compréhensif et pénétrant des grands animaux de proie, il y a désormais la « pensée de la main ». De la première s'est entre-temps dégagée la pensée théorique, observatrice, contemplative — notre « réflexion » et notre « sagesse » —; et, maintenant, voici, issue de la seconde, la pensée active, pratique, notre « rouerie » et notre « intelligence » proprement dites. L'œil s'attache à la cause et à l'effet, cependant que la main œuvre en fonction de la fin et des moyens. La question de savoir si quel-

que chose est approprié ou ne l'est pas — critère de l'individu ACTIF —, n'a rien à voir avec celle du vrai et du faux, qui sont les valeurs de l'OBSERVATEUR. Et une fin constitue un FAIT, alors qu'une relation de cause à effet est une VÉRITÉ[1]. C'est en fonction de ces principes que naquirent les très différents modes de penser des hommes-de-vérité (prêtre, savant, philosophe) et des hommes-de-fait (homme d'État, général, marchand). Depuis ce jour-là, et jusqu'aujourd'hui même, la main dominatrice, impérieuse, et qui empoigne, est l'expression et le symbole d'une volonté : à tel point qu'il y a une graphologie et une chiromancie, outre les métaphores telles que « avoir la main lourde » pour parler d'un vainqueur, la « dextérité » d'un financier, et le « coup de main » ou « doigté », d'un criminel ou d'un artiste.

Nanti de sa main, de son arme et de sa pensée lui appartenant en propre, l'homme devint CRÉATEUR. Tout ce que font les animaux reste dans les limites de leur activité générique et n'en-

---

1. Cf. *Le Déclin de l'Occident*, éd. fr., I, pp. 143 et s.; II, pp. 199 et s.

richit en rien la vie. L'homme, par contre, cet animal créateur, a répandu à travers le monde une telle abondance de pensée et d'action inventives qu'il semble parfaitement justifié à qualifier SA brève histoire, d' « histoire mondiale », et à considérer que son entourage est « l'humanité » : tout le reste de la Nature étant relégué à l'arrière-plan, considéré comme du matériau et des moyens à son service.

Nous donnons le nom d'ACTE aux opérations de la MAIN PENSANTE. Il y a déjà de l'activité dans l'existence et le comportement des animaux, mais c'est seulement avec l'homme qu'apparaissent les actes. Rien n'est plus significatif à cet égard que l'histoire du feu. L'homme VOIT — cause et effet — comment le feu prend naissance, et beaucoup d'animaux font de même. Mais seul l'homme CONÇOIT la manière de le faire naître. Aucun autre acte ne nous donne aussi fortement l'impression de création que celui-là. C'est l'acte même de Prométhée. Un des phénomènes les plus déconcertants, violents et énigmatiques de la Nature — foudre, incendie, éruption volcanique — se voit désormais réalisé par l'Homme lui-même, et ce CONTRE la Nature. Combien exaltante a dû

être pour l'âme de l'homme cette minute où, pour la première fois, il a vu s'élever le feu qu'il avait lui-même évoqué.

VI

Sous l'empreinte puissante de cet ACTE INDIVIDUEL, libre et conscient, émergeant ainsi de l'uniformité de l'activité générique impulsive et collective, la véritable âme humaine prend maintenant forme. C'est une âme très solitaire — même par comparaison à celle des autres bêtes de proie — au contour songeur et fier qui appartient à quiconque discerne son propre destin. Une âme pénétrée de l'impression de puissance illimitée contenue dans ce poing rompu à l'action; une âme ennemie de tous, tuant, HAÏSSANT, résolue à vaincre ou à mourir. Cette âme est plus profonde et plus passionnée que celle de n'importe quel autre animal. Elle se cantonne dans une attitude d'opposition intransigeante envers le monde entier, dont son propre pouvoir créateur l'a arrachée. C'est l'âme d'un ARRIVISTE.

L'homme le plus primitif s'établissait seul,

comme un oiseau de proie. Si plusieurs « familles » s'assemblaient en bande, celle-ci n'avait aucune homogénéité. Il n'y a encore nulle esquisse de tribus, encore moins de peuples. La horde est l'assemblage fortuit de quelques mâles qui, pour une fois, ne se combattent pas, avec leurs femmes et les enfants de celles-ci, tous entièrement libres et dépourvus de sentiments communautaires. Ils ne sont pas un « nous », ne serait-ce qu'à la manière du simple troupeau rassemblant des spécimens d'une même espèce.

L'âme de ces puissants solitaires est belliqueuse, défiante, jalouse de son propre pouvoir et de son propre butin. Elle connaît un sentiment d'exaltante ivresse lorsque le coutelas transperce le corps de l'ennemi; l'odeur du sang et la sensation d'émerveillement frappent en même temps l'âme exultante. Tout « homme » authentique, même celui des cités dans les périodes de maturité des cultures, sent de temps en temps en lui-même les ardeurs sommeillantes de cette âme primitive. Rien ici qui participe de la pitoyable évaluation des choses en fonction de leur « utilité » ou comme « économie de travail », et moins encore du sentiment décadent de sympa-

thie, de réconciliation et d'aspiration à la tranquillité. Au lieu de cela, c'est l'orgueil dévorant de se voir craint et admiré, haï pour sa chance et pour sa force, l'impulsion d'exercer sa vindicte contre tous ceux qui, choses ou êtres animés, constituent, ne serait-ce que par leur existence, une menace contre cet orgueil.

Et cette âme va constamment de l'avant dans une séparation toujours plus accentuée d'avec TOUTE la Nature. Les armes des bêtes de proie sont naturelles, mais le poing armé de l'homme, avec son arme artificiellement fabriquée, imaginée et choisie, ne l'est pas. ICI COMMENCE « L'ART » EN TANT QUE CONCEPT ANTINOMIQUE DE LA « NATURE ». Tout processus technique de l'homme est un art et c'est bien ainsi qu'on le décrit en toute occasion : témoins, par exemple, le tir à l'arc et l'équitation, l'art de la guerre, les arts de bâtir et de gouverner, de sacrifier et de prophétiser, de peindre et de versifier, d'expérimenter scientifiquement. Toute œuvre de l'homme est artificielle : depuis l'embrasement d'un feu jusqu'aux accomplissements qualifiés spécifiquement d' « artistiques » dans les Hautes Cultures. Le privilège créateur a été arraché à

la Nature. Le « libre arbitre » lui-même est un acte ouvert de rébellion, et rien de moins. L'homme créateur a outrepassé les bornes de la Nature et, avec chaque nouvelle création, il s'en écarte toujours de plus en plus, et devient de plus en plus son ennemi. C'EST CELA son « histoire mondiale », l'histoire d'un fossé fatidique se creusant toujours plus profondément entre le monde de l'homme et l'univers : histoire d'un rebelle qui a grandi jusqu'à lever la main sur sa mère.

C'est le commencement de la TRAGÉDIE de l'homme : car des deux, la Nature est la plus forte. L'homme ne cesse pas d'en dépendre puisque, immanente, elle continue à l'englober en elle-même, lui comme tout le reste, en dépit de tout ce qu'il peut faire. Toutes les grandes cultures sont des DÉFAITES. Des races entières subsistent, intérieurement broyées et anéanties, tombées dans la déchéance spirituelle et la stérilité, telles des cadavres jonchant le champ de bataille. La lutte contre la Nature est sans espoir : et pourtant, elle sera poursuivie jusqu'à la fin.

CHAPITRE IV

LE SECOND STADE : LANGAGE ET ENTREPRISE

VII

Combien de temps dura l'ère de la main armée ? Autrement dit, depuis quand l'homme est-il un homme ? Nous ne le savons pas. Le nombre exact d'années importe peu de toute façon, bien que nous l'estimions beaucoup trop grand aujourd'hui encore. Il ne s'agit pas de millions d'années, ni même de plusieurs centaines de milliers. Il a bien dû s'écouler cependant un nombre considérable de millénaires.

Mais survient maintenant un autre tournant de l'histoire, un changement faisant époque, aussi soudain et plein de conséquences que le premier; et, comme celui-ci, bouleversant le fondement de la destinée de l'homme, grâce, une fois encore, à une authentique « mutation », au sens indiqué plus haut. L'archéologie de la préhistoire a remarqué ce changement, il y a déjà longtemps : et, de fait, à partir d'un certain moment, les objets reposant dans nos musées prennent une

apparence différente. Apparaissent des vaisseaux de glaise, des traces « d'agriculture » et « d'élevage » — encore que ceci soit un emploi osé de termes connotatifs de données beaucoup plus modernes —, de construction de huttes, de tombes, des symptômes de voyages. Un monde nouveau d'idées et de processus techniques s'instaure. L'optique de musée, beaucoup trop superficielle et obsédée par la simple classification des trouvailles, a opéré la distinction entre le Paléolithique et le Néolithique, c'est-à-dire entre l'ancien âge de pierre et le nouveau. Cette classification du XIX[e] siècle a été considérée, depuis longtemps déjà, avec un doute et un malaise croissants, et des tentatives ont été faites pour lui substituer quelque chose d'autre. Mais les savants ont persisté à s'attacher au principe du classement par les OBJETS comme l'indiquent les termes de Mésolithique, Miolithique, Mixolithique et il en résulte qu'ils ne font plus un seul pas en avant. Ce qui changea fut non point l'équipement, mais L'HOMME. Encore une fois, c'est seulement à partir de son âme que l'histoire de l'homme peut être découverte.

La période à laquelle cette mutation a eu lieu

peut être déterminée avec une précision suffisante comme se plaçant durant le cinquième millénaire avant Jésus-Christ. Deux mille ans plus tard, au grand maximum, les Hautes Cultures voient le jour en Égypte et en Mésopotamie. C'est dramatiquement, en vérité, que s'accélère le tempo de l'histoire. Jusque-là, des milliers et des milliers d'années n'ont pratiquement pas compté : voici maintenant que chaque siècle devient important. Par bonds fracassants et destructeurs, le roc dévalant s'approche de l'abîme.

Mais que s'est-il donc passé en réalité ? Si l'on pénètre plus profondément dans ce nouvel univers formel des activités humaines, on discerne très vite des rapports complexes et bizarres au plus haut point. Toutes ces techniques, les unes comme les autres, présupposent leurs existences respectives. L'entretien d'animaux domestiqués exige la culture d'herbes fourragères; l'ensemencement et la récolte de végétaux comestibles demandent que des animaux de trait et des bêtes de somme soient disponibles; et ces derniers, à leur tour, appellent la construction de parcs et d'enclos. Toute variété d'édifice exige la préparation et le transport de matériaux; et le

transport lui-même présuppose des chemins ou des routes, des animaux de bât et des bateaux.

Où est alors, dans tout ceci, la transformation SPIRITUELLE ? La réponse que je propose est la suivante : dans L'ACTION COLLECTIVE CONCERTÉE, c'est-à-dire dans les agissements synchronisés d'individus, plus ou moins nombreux, œuvrant consciemment en commun conformément à un PLAN. Jusque-là, chaque homme avait vécu sa propre vie, façonné ses propres outils, suivi sa propre tactique dans la lutte quotidienne. Personne n'avait besoin d'autrui. C'est cela qui change soudainement. Les procédés nouveaux s'étendent désormais sur de longues périodes, parfois sur des années : il suffit de considérer, par exemple, le laps de temps qui s'écoule entre l'abattage d'un arbre et le lancement du bateau à la construction duquel cet arbre a contribué. L'action se subdivise ainsi en un assortiment « d'actes » distincts bien ordonnancés et en un éventail « d'intrigues » se développant parallèlement les unes aux autres. Et, pour rendre praticable cette procédure collective, la condition préalable *sine qua non* est l'existence d'un médium : LE LANGAGE.

Le langage articulé, expression au moyen de mots et de phrases, ne peut donc avoir apparu ni plus tôt, ni plus tard : mais juste à ce moment-là, soudainement (comme tout ce qui est décisif) et, en outre, en rapport étroit avec les nouvelles méthodes de l'homme. Ceci peut être prouvé.

Qu'est-ce que « le parler »[1] ? Incontestablement un processus ayant pour objet la transmission d'informations et de renseignements, activité continuellement pratiquée entre eux par de nombreux êtres humains. La « parole » ou le « langage » est seulement une abstraction à partir de cette forme intérieure (grammaticale) d'expression, et ce à l'aide de mots. Cette forme doit constituer un bien commun et bénéficier d'une certaine pérennité, si l'on veut que des renseignements puissent être réellement communiqués par son truchement. J'ai montré par ailleurs que le langage verbal est précédé par des modalités d'expression plus simples, telles que des signes visuels : signaux, gestes, appels d'avertissement

1. Cf. *Le Déclin de l'Occident*, éd. fr., II, pp. 121 et s., et p. 459.

et de menace. Toutes ces modalités persistent à être en usage, en tant qu'auxiliaires du langage, notamment sous forme de modulation du langage, d'expression, de jeux de physionomie et de gestes de la main, ainsi que — dans la langue écrite — par la ponctuation.

Néanmoins, le fait de parler « couramment » représente, de par son contenu, un phénomène complètement inédit. Depuis Hamann et Herder, et jusqu'à ce jour, les hommes se sont posé sans cesse la question de savoir quelle en est l'origine. Mais si toutes les réponses ont été plus ou moins insatisfaisantes jusqu'ici, c'est parce que l'esprit même dans lequel la question se trouvait posée était erroné, parce que L'INTENTION même de la question était fautive. Car l'origine du langage verbal ne saurait être découverte dans l'exercice même de la parole. Là résida l'erreur des romantiques, comme toujours éloignés de la réalité, qui déduisirent la parole de la « poésie originelle » de l'humanité. Bien plus, ils crurent que la parole était en elle-même cette poésie — mythe, poème et invocation ne faisant qu'un —, et que la prose était seulement quelque chose de postérieur et de dégradé, destiné à l'usage

quotidien banal. Mais, s'il en avait été ainsi, la forme interne du langage, la grammaire, la structure logique de la phrase, auraient revêtu un aspect tout différent; en réalité, ce sont précisément les langages très primitifs (comme ceux des tribus de Bantous et de Turkmènes) qui montrent le plus catégoriquement la tendance à établir et à souligner les distinctions : clairement, nettement et sans possibilité d'équivoque[1].

Ceci nous conduit à l'aberration fondamentale de ces ennemis jurés du Romantisme, les rationalistes, qui poursuivent sans cesse l'idée qu'une phrase exprime un JUGEMENT ou une PENSÉE. Ils s'incrustent à leurs tables de travail, au milieu d'un amoncellement de livres, et se plongent dans les fouilles parmi les minuties de LEURS PROPRES pensées et de leurs écrits. Partant, la « pensée » leur apparaît comme étant L'OBJET du langage. Comme ils cogitent généra-

1. Ceci à tel point que, dans plusieurs langues, la phrase est un mot unique monstrueux, dans lequel tout ce qu'on a l'intention de dire est exprimé au moyen de syllabes classificatrices, complétées, conformément aux règles, par des préfixes et des suffixes.

lement dans la solitude, ils perdent de vue que, au-delà de la bouche, il y a l'oreille, au-delà d'une question, une réponse, et, au-delà d'un Moi, un Tu. Ils disent « la parole », mais ce qu'ils sous-entendent par là est la harangue, la conférence, le discours. Leur idée de l'origine du langage s'en trouve viciée, car ils se le représentent comme un MONOLOGUE.

La façon correcte de formuler la question n'est donc pas de demander comment, mais bien QUAND le langage verbal est apparu. A partir du moment où la question est posée dans ces termes, tout devient très clair. Le but poursuivi par le langage verbal sous forme de phrases, but communément ignoré ou interprété de travers, se trouve défini clairement lorsqu'on se réfère à la période durant laquelle s'établît l'usage de parler ainsi (à savoir, « couramment »), et il est distinctement mis en lumière par la forme des structures de phrases. Le langage ne naquit nullement à partir du monologue, non plus que les phrases à partir de l'éloquence : la source s'en trouve dans la CONVERSATION entre plusieurs personnes. L'objectif n'est pas la compréhension à l'aide du jugement, mais un accord mutuel

résultant de questions et de réponses. Quelles sont donc les formes fondamentales de la parole ? Non pas le jugement ou la déclaration, mais le COMMANDEMENT, le témoignage d'obéissance, l'assertion, la question, l'affirmation ou la négation. Ce sont des phrases, très brèves à l'origine, INVARIABLEMENT adressées à d'autres, telles que : « Fais ceci! », « Prêt ? », « Oui », « En avant! » Pour autant qu'ils désignent des notions[1] les mots ne sont que des produits tributaires du BUT de la phrase : d'où le fait que le vocabulaire d'une tribu de chasseurs diffère dès l'origine de celui usité dans un village d'éleveurs de bestiaux, ou chez une population côtière de navigateurs et de pêcheurs. A l'origine, parler était une chose ardue[2], et il est loisible de présu-

---

1. Une notion est un arrangement de choses, de situations, d'activités, en classes de généralisation PRATIQUE. L'éleveur de chevaux ne dit pas « cheval », mais « jument grise » ou « poulain bai »; un chasseur dira, non « un sanglier », mais « un solitaire », un « ragot », un « marcassin ».

2. Selon toute probabilité, seuls les adultes savaient parler couramment, comme ce fut le cas ultérieurement avec l'aptitude à lire et à écrire.

mer que le langage se bornait au strict nécessaire. Aujourd'hui même, le paysan s'exprime gauchement par comparaison au citadin : celui-ci a tellement l'habitude de parler qu'il ne peut tenir sa langue et veut à tout prix, par pur désœuvrement, bavarder et tenir une conversation, dès qu'il n'a rien à faire : qu'il ait quelque chose à dire ou pas.

L'OBJET originel du langage EST LA MISE EN ŒUVRE D'UNE ACTION en accord avec l'intention, le temps, le lieu et les moyens disponibles. Une structure de phrase claire et sans ambiguïté est donc une nécessité primordiale. La difficulté de transmettre un sens et d'imposer sa volonté à un autre a créé les techniques de la grammaire, des phrases, de la syntaxe, les modes corrects de commander, de questionner et de répondre, ainsi que la formation de classes de mots : le tout, non sur la base d'intentions et de desseins théoriques, mais PRATIQUES. Le rôle joué par la pensée théorique dans les premiers temps de l'expression verbale en phrases fut pratiquement NUL. Tout langage était de nature pratique et découlait de la « pensée manuelle ».

VIII

Une « action collective concertée » peut être appelée plus brièvement une ENTREPRISE. Le LANGAGE et L'ENTREPRISE sont dans le même rapport qu'un couple plus ancien, la MAIN et L'OUTIL. Le langage s'adressant à plusieurs personnes développa sa forme intérieure (grammaticale) par la pratique de l'exécution des travaux; et, inversement, l'habitude d'accomplir des travaux tira sa formation des méthodes de réflexion basées sur des mots. Car parler consiste à communiquer quelque chose à la pensée d'un autre. Si la parole est un acte, c'est un acte INTELLECTUEL accompli avec des moyens SENSORIELS. Très vite, cet acte n'exigea plus le rapport originel immédiat avec l'activité physique. En fait, l'innovation marquante du cinquième millénaire avant Jésus-Christ fut que, désormais, la pensée, l'intellect, la raison, bref ce qui, quel que soit le nom que chacun préfère, avait été émancipé par la parole de la dépendance envers la MAIN agissante, se mit en devoir de se

dresser contre l'Ame et contre la Vie, EN TANT QUE POUVOIR AUTONOME. La méditation purement intellectuelle sur les choses, le « calcul », qui émerge à ce stade — foudroyant, décisif et radical — revient à ceci que l'agissement collectif constitue aussi effectivement une ENTITÉ que s'il était l'œuvre personnelle de quelque géant. Ou, comme Méphistophélès le dit ironiquement à Faust :

> Quand à mon char
> Ma fortune attelle six coursiers,
> Leurs membres ne sont-ils pas miens ?
> Et n'est-ce pas moi qui foule
> Comme l'éclair la piste glorieuse ?
> Les vingt-quatre membres sont miens,
> Et miennes toutes les forces
> Que j'ai unies.

L'Homme, cet animal de proie, s'acharne CONSCIEMMENT et systématiquement à accroître sa supériorité bien au-delà des limites extrêmes de ses forces physiques. A cette volonté-de-plus-de-puissance, il va jusqu'à sacrifier une part importante de SA PROPRE VIE. La pensée et le calcul tendus vers une efficacité toujours plus intense viennent d'abord : et, pour y satisfaire,

l'homme est tout disposé à sacrifier une part de sa liberté personnelle. En son for intérieur, certes, il demeure indépendant. Mais l'histoire ne permet pas de retracer un seul pas. Le Temps, donc la Vie, sont irréversibles. Une fois accoutumé à l'action collective et à ses réussites, l'homme se livre toujours plus entièrement à ses implications fatidiques. L'entreprise que nourrit l'esprit exige une emprise toujours plus forte sur la vie de l'âme. L'Homme est devenu l'esclave de sa pensée.

La différence qui sépare l'utilisation d'outils personnels de l'entreprise en commun implique une artificialité immensément accrue du processus. Le seul fait de travailler sur des MATÉRIAUX artificiels (comme dans la poterie, le tissage et le nattage) ne signifie pas encore grand-chose en soi, bien qu'il y ait déjà là plus d'intelligence CRÉATRICE que dans n'importe quoi d'antérieur. Mais des traces sont parvenues jusqu'à nous de quelques opérations bien supérieures à d'autres plus simplistes, dont nous ne savons plus rien aujourd'hui — qui présupposent des capacités mentales évidemment considérables. Notamment celles qui découlèrent de L'IDÉE de CONSTRUCTION.

Bien avant que les métaux soient connus, il y eut des mines de silex en Belgique, en Angleterre, en Autriche, en Sicile et au Portugal, avec un équipement complet de puits et de galeries, avec la ventilation et le drainage, ainsi qu'avec des outils façonnés dans de la corne de cervidés. Dès les débuts de l'ère Néolithique, le Portugal et l'Espagne du Nord-Ouest entretenaient des relations étroites avec la Bretagne (sans passer par le sud de la France). La Bretagne, à son tour, faisait de même avec l'Irlande. Tout ceci implique une navigation régulière et, par conséquent, la construction de navires quelconques tenant bien la mer, encore que nous ne sachions rien de ces vaisseaux. Il y a en Espagne des mégalithes construits en pierres taillées de vastes dimensions, avec des calottes pesant plus de cent tonnes, qui ont dû être amenées de très loin et mises en place d'une façon ou d'une autre — quoique nous ne sachions rien, cette fois encore, de la technique utilisée. En vérité, comment se représenter la somme de réflexions, de consultations, de surveillance et d'organisation nécessaires, pendant des années et des années, pour extraire et transporter ces matériaux, assigner à

chacun son rôle dans le temps et dans l'espace, pour la conception, la mise en œuvre et l'accomplissement de tels travaux ? Comment mettre sur le même plan l'extrême prévoyance exigée pour de tels transports en haute mer avec la confection d'un couteau de silex ? Déjà, cet « arc composite » qui apparaît sur les gravures rupestres de cette période en Espagne, requiert pour son montage des tendons (ou « nerfs »), de la corne et des bois spéciaux, tous d'origines différentes, aussi bien que des procédés de fabrication compliqués demandant de cinq à sept ans. Et quant à « l'invention » (comme on l'appelle naïvement) du chariot, que ne faut-il pas de réflexion, d'organisation et de travail pour le mettre sur roues ? Déterminer le but du mouvement requis et comment il se fera ; choisir et préparer la ROUTE (problème qui est généralement négligé) ; se procurer ou dresser des animaux de trait ; enfin, penser au volume, au poids et à la manière de fixer le chargement, puis faire face à l'administration du convoi et prévoir les étapes !

« L'idée » de procréer fait surgir aussi un autre domaine, bien différent, de créations, à

savoir : LA CULTURE ET L'ÉLEVAGE, qui voient l'homme ENGENDRER des plantes et des animaux en se substituant à la Nature créatrice. Alors, l'homme imite la Nature, la modifie, l'améliore et la violente. Dès l'instant où l'homme commença à CULTIVER les plantes au lieu de se borner à les ramasser, il est indubitable qu'il les a consciemment modifiées pour ses fins propres. En tout cas, les spécimens découverts appartiennent à des espèces qu'on n'a jamais trouvées à l'état sauvage. Et déjà, dans les plus anciennes découvertes d'ossements animaux qui indiquent une quelconque modalité de contrôle des bestiaux, nous discernons les conséquences de la « domestication » ; conséquences qui, en partie sinon en totalité, ont dû être intentionnelles et résulter de procédés d'élevage délibérés[1]. L'idée de proie chez le carnivore s'élargit ainsi d'un seul coup pour inclure désormais non seulement les victimes tuées dans la chasse, mais aussi le bétail laissé à paître librement dans les limites (et même parfois au-dehors) d'une clôture faite

1. HILZHEIMER, *Natürliche Rassengeschichte der Haussäugetiere* (1926).

de main d'homme[1]. Ces bestiaux appartiennent à quelqu'un, clan ou groupe de chasseurs, et le propriétaire combattra pour défendre son droit d'exploitation. La capture d'animaux aux fins d'élevage, qui sous-entend la culture de fourrage leur étant destiné, est l'un des nombreux modes de possession, parmi tant d'autres, pratiqués alors.

J'ai déjà montré que l'apparition de la main armée avait eu pour résultat une différenciation LOGIQUE entre deux techniques, à savoir entre celle de la fabrication de l'arme et celle de son utilisation. Similairement, l'entreprise administrée avec l'auxiliaire de la parole amena la séparation entre les activités mentales et les activités manuelles. Dans toute entreprise L'ÉTABLISSEMENT DES PROJETS et leur MISE EN ŒUVRE sont des éléments distincts et, entre les deux,

---

1. Jusqu'au XIX[e] siècle, les tribus d'Indiens suivaient encore les grands troupeaux de buffles, de la même façon que les gauchos argentins suivent aujourd'hui les grands troupeaux de bestiaux qui appartiennent à des particuliers. Ainsi trouvons-nous dans certains cas que le nomadisme EST UNE CONSÉQUENCE de la sédentarité, et non le contraire.

c'est la pensée pratique qui jouera dans l'avenir le rôle prépondérant. Il existe désormais un TRAVAIL DE DIRECTION et un TRAVAIL D'EXÉCUTION : depuis lors, ce phénomène a constitué le cadre technique fondamental de toute vie humaine. Qu'il s'agisse de chasse au grand gibier ou de développement rural, de la fondation d'une société ou d'un État, d'un voyage en caravane, d'une révolution ou même d'un crime, toujours la condition préalable capitale est la présence d'un cerveau entreprenant et imaginatif, apte à concevoir l'idée et à en diriger la mise en pratique, à distribuer les tâches et à commander : en un mot, il faut quelqu'un qui ait le don inné d'être chef d'autres individus dépourvus de ce don.

Car à l'ère des entreprises dirigées par la parole, il n'y a pas seulement deux sortes de techniques — celles-ci, incidemment, divergeant de plus en plus à mesure que s'écoulent les siècles —, mais aussi DEUX CATÉGORIES D'HOMMES, différenciés suivant que leurs aptitudes les portent vers l'une ou vers l'autre de ces voies. De même que dans tout processus il y a une technique de direction et une autre d'exécution,

ainsi y a-t-il aussi, d'une manière non moins évidente, DES HOMMES DONT LA NATURE EST DE COMMANDER ET DES HOMMES DONT LA NATURE EST D'OBÉIR, SUJETS ET OBJETS DES PROCESSUS POLITIQUES OU ÉCONOMIQUES CONSIDÉRÉS[1]. Telle est, depuis le changement en question, cette forme fondamentale de la vie humaine qui a assumé des aspects si nombreux et si variés, et qui ne disparaîtra qu'avec la vie elle-même.

Certes, ceci est artificiel, contraire à la Nature : mais c'est précisément CELA QU'EST la « Culture ». Le destin est susceptible de prescrire, et parfois il le fait, que l'homme vienne à s'imaginer être capable de se passer de la Nature ou de l'abolir — ARTIFICIELLEMENT — : celle-ci n'en demeure pas moins une DONNÉE inéluctable. Gouverner, décider, diriger, commander, est un art, une technique difficile qui, comme n'importe quelle autre, demande un talent inné. Seuls les enfants croient qu'un roi dort avec sa couronne; et seuls les sous-hommes de la cité-monstre, les marxistes et les littérateurs s'ima-

---

1. Cf. *Le Déclin de l'Occident*, éd. fr., II, p. 441.

ginent la même chose des magnats du monde des affaires. L'entreprise est un TRAVAIL, et c'est uniquement en conséquence de ce travail que le travail manuel devint possible. De même, l'invention ou la découverte, la conception, la computation et la gestion de procédés nouveaux sont des activités CRÉATRICES des cerveaux féconds, et le rôle d'exécutants est dévolu aux non-créateurs par une conséquence nécessaire. Nous rencontrons ici un vieux cheval de bataille, un peu suranné maintenant : la question du génie et du talent. Le génie est très littéralement (comme l'indique son origine étymologique *genius*, en latin la force génératrice mâle) le pouvoir créateur, l'étincelle divine apparaissant mystérieusement et subitement dans le cours des générations, s'éteignant, puis reparaissant dans une autre génération d'une manière aussi inopinée. Le talent est une aptitude particulière à des tâches déjà existantes, pouvant être portée à un haut degré d'efficacité par la tradition, l'enseignement, l'entraînement et la pratique. C'est le talent dont l'exercice implique le génie : non l'inverse.

Enfin, il y a un ORDRE HIÉRARCHIQUE naturel entre les hommes nés pour commander et ceux

nés pour servir, entre les Meneurs et les Menés. L'existence de cette différence naturelle est une DONNÉE BRUTE POSITIVE : durant les périodes saines, et chez les peuples sains, elle est admise — même si c'est parfois à contrecœur — par tout le monde. Dans les siècles de décadence, la majorité se force à la nier ou à l'ignorer. Mais le rabâchage même de la formule « tous les hommes sont égaux » est révélateur en soi du fait qu'il y a là quelque chose ayant besoin d'une justification.

IX

Mais alors, cette entreprise dirigée verbalement entraîne une immense perte de liberté — cette séculaire liberté de l'animal de proie — AUSSI BIEN POUR LE CHEF QUE POUR LES SUBORDONNÉS. TOUS DEUX deviennent, corps et âme, intellectuellement et spirituellement, des membres d'une unité supérieure. C'est ce que nous appelons ORGANISATION : concentration de la vie active en des formes définies, en des « états propices » à l'entreprise, quelle que soit celle-ci.

Avec l'action collective se trouve franchi le pas décisif de l'existence ORGANIQUE à l'existence ORGANISÉE, de la vie en groupes naturels à la vie en groupes artificiels, de la horde au peuple, à la tribu, à la classe sociale, à l'État.

Et, supplantant les combats entre carnassiers isolés, a surgi alors la guerre : en tant qu'ENTREPRISE de tribu contre tribu, avec des chefs et des partisans, avec des raids, des embuscades et des engagements organisés. De l'écrasement des vaincus émane la LOI qui leur est imposée. La loi humaine est toujours une loi du plus fort à laquelle doit se conformer le faible, et cette loi, reconnue comme un facteur durablement valide entre tribus, constitue la « PAIX ». Une paix semblable prévaut aussi à l'intérieur même de chaque tribu, de manière que son potentiel de forces demeure disponible pour être utilisé contre l'extérieur; L'ÉTAT EST L'ORDRE INTÉRIEUR D'UN PEUPLE EN VUE DE SES OBJECTIFS EXTÉRIEURS. L'État en tant que forme, et en tant que potentialité, correspond à ce qu'est l'histoire d'un peuple en tant qu'actualité. Mais l'histoire, jadis comme aujourd'hui, est l'histoire de la guerre. La politique n'est qu'un substitut temporaire à la

guerre, utilisant des armes plus intellectuelles. Et la fraction mâle d'une communauté se confond à l'origine avec son OST. Les caractéristiques du libre animal de proie se transmettent, en leurs traits dominants, de l'individu au peuple organisé, — cet animal dont l'âme est une et les mains multiples. Les techniques du gouvernement, de la guerre et de la diplomatie ont toutes cette même racine et ont eu de tout temps, les unes avec les autres, une profonde connexité interne.

Il y a des peuples dont la race vigoureuse a perpétué le caractère d'animal de proie, qui sont férus du combat contre des HOMMES, qui envahissent, conquièrent et asservissent d'autres peuples. Ils laissent à ceux-ci la lutte économique contre la Nature pour, venu le moment propice, les piller et les soumettre. La piraterie est aussi ancienne que la navigation même, les raids sur les voies commerciales aussi anciens que le nomadisme; et, partout où il y a une paysannerie, celle-ci se retrouve tôt ou tard sous la coupe d'une noblesse guerrière.

Car, avec l'organisation des tâches intervient la séparation entre les aspects politique et écono-

mique de la vie, entre celui qui est axé sur le POUVOIR et celui qui se concentre sur le BUTIN. Nous ne trouvons donc plus seulement une articulation INTÉRIEURE de chaque peuple en fonction des activités individuelles — guerriers et ouvriers, seigneurs et campagnards —, mais aussi l'organisation de tribus tout entières en vue d'une activité économique spécialisée unique. Alors ont dû exister déjà, des tribus de chasseurs, d'éleveurs et d'agriculteurs; des villages de mineurs, de potiers et de pêcheurs; des organisations politiques entre navigateurs ou entre négociants : et, en plus et au-dessus de tous ces groupes, des peuples de conquérants, SANS quelque occupation économique que ce soit. Alors, plus acharnée est la compétition pour la conquête du pouvoir et du butin, plus étroite et plus rigoureuse est la soumission des individus à la loi et à la force.

Dans ce genre primitif de tribus, la vie de l'individu comptait peu, ou pas du tout. Il suffit de considérer, en effet, qu'à chaque expédition maritime — et les sagas d'Islande sont hautement significatives à cet égard — une fraction seulement des vaisseaux touchaient au port; que tout

grand projet de construction entraînait la disparition d'une proportion considérable des ouvriers; qu'en temps de sécheresse la disette décimait des tribus entières : de tout cela, il apparaît avec évidence que seule comptait la survivance d'unités suffisantes pour perpétuer L'ESPRIT de la collectivité. Peu importaient les pertes numériques : était ressenti comme un anéantissement, non la perte d'un seul ou même de beaucoup, mais L'EXTINCTION DE L'ORGANISATION, DU « NOUS ».

Dans cette interdépendance toujours croissante se manifeste la revanche patiente et profonde de la Nature sur l'être qui a prétendu la frustrer de son privilège de création. Ce créateur au petit pied dressé CONTRE la Nature, ce perturbateur du monde animé, est devenu l'esclave de sa créature. La Culture, ensemble de modes de vie artificiels, personnels, autogènes, se transforme en une cage aux barreaux serrés pour ces âmes rebelles à tout frein. L'animal de proie, qui fit des autres ses animaux domestiques afin de les exploiter, est devenu son propre captif. Le grand symbole de ce phénomène est la MAISON de l'homme.

A tout cela s'ajoute encore l'accroissement de la population, au milieu de laquelle l'individu est noyé et perd toute importance. Car la multiplication constante des populations est une des répercussions les plus lourdes de conséquences de l'esprit d'entreprise de l'homme. Là où, jadis, errait à l'aise la horde de quelques centaines d'individus, est aujourd'hui entassé un peuple qui se compte par dizaines de milliers. En vérité, c'est même par millions qu'on s'y ÉCRASE. Il ne subsiste pratiquement aucune région du globe d'où les hommes soient absents. Nations s'arc-boutent contre nations et, par LEUR SEULE EXISTENCE, les frontières — qui marquent les bornes du pouvoir de chacun — réveillent les instincts ataviques de haine, d'agression et de destruction. La frontière, de quelque nature qu'elle soit, ne serait-ce qu'intellectuelle, est l'ennemie mortelle de la Volonté de Puissance.

Il n'est pas vrai que la technique humaine économise du travail. Car c'est une caractéristique essentielle de la technique individuelle et modifiable de l'homme, par contraste aux techniques génériques, que chaque découverte contient la virtualité et la NÉCESSITÉ de découvertes

nouvelles, que tout désir satisfait en éveille des milliers d'autres, que chaque triomphe sur la Nature en appelle d'autres encore. L'âme de cette bête de proie est sans cesse avide, sa volonté jamais apaisée : telle est la malédiction qui s'attache à cette sorte de vie, mais là est aussi la grandeur inhérente à sa destinée. Ce sont précisément les individus d'élite qui connaissent le moins le calme, le bonheur et la détente. Et jamais aucun inventeur n'a pu prévoir avec exactitude les conséquences PRATIQUES de son action. Plus le labeur du chef est riche en conséquences fertiles, plus grand est le besoin de mains pour l'exécuter. Alors, au lieu d'occire les prisonniers faits sur des tribus hostiles, les hommes les asservissent de manière à exploiter leurs forces physiques. Là est l'origine de l'esclavage, certainement aussi ancien que la domestication de certains animaux.

En général, ces peuples et ces tribus prolifèrent VERS LE BAS, pour ainsi dire. Ce qui se multiplie n'est pas le nombre des « têtes », mais bien celui des mains. Le groupe des chefs-nés DEMEURE restreint. C'est, en fait, la horde des vrais animaux de proie, de ceux richement doués, qui

dispose, d'une manière ou d'une autre, du TROUPEAU toujours plus dense composé par les autres.

Mais même cette souveraineté d'une minorité est très loin de l'ancienne liberté, comme en témoigne l'aphorisme de Frédéric le Grand : « Je suis le premier serviteur de mon État. » De là les efforts désespérés de l'homme « d'exception » pour sauvegarder sa liberté intime. Là, et là seulement, commence L'INDIVIDUALISME, RÉACTION CONTRE LA PSYCHOLOGIE DES MASSES[1]. C'est le dernier sursaut de l'âme du carnivore contre la captivité entre les barreaux de la culture, la dernière tentative pour secouer le joug des CONTRAINTES spirituelles et intellectuelles, produites et incarnées par le phénomène des grands nombres. Il en découle les types de vie du conquérant, de l'ermite, et même de certains criminels et bohèmes. L'échappatoire espérée en vue de se soustraire à l'absorption par les masses prend des formes variées : maîtrise sur elles, dérobade ou fuite devant elles, mépris pour elles. L'idée

---

1. Cf. J. ORTEGA Y GASSET, *La Révolte des Masses* (N. du Tr.).

de personnalité, dans ses prodromes obscurs, est une protestation contre l'humanité en tant que masse, et la tension entre ces antagonistes va toujours croissant, jusqu'à son tragique dénouement.

La haine, le sentiment racial le plus authentique d'entre tous chez l'animal de proie, implique la CONSIDÉRATION pour l'adversaire. La reconnaissance d'une égalité de rang spirituel entre pairs lui est inhérente. Les êtres qui se trouvent en dessous sont l'objet du MÉPRIS. Et ces êtres d'un niveau inférieur sont alors des ENVIEUX. Tous les contes populaires primitifs, tous les mythes déistes, toutes les légendes héroïques retentissent de tels thèmes. L'aigle n'a de haine que pour ses pairs, d'envie envers personne. Il a du mépris pour beaucoup, et même pour tous. Le dédain jette de ces cimes le regard vers le bas. L'envie, depuis sa bassesse, louche en direction des sommets. Ces deux sentiments sont les sentiments HISTORIQUEMENT-UNIVERSELS de l'humanité, organisée en classes et en états. Les éléments pacifiques (par force) secouent dans une rage impuissante les barreaux de la cage où tous sont confinés ENSEMBLE. De cet état de fait et de ses conséquences, RIEN ne peut les affranchir. Il en

fut ainsi et il en sera toujours ainsi... ou rien ne sera plus. Tenir compte de cet état de choses ou le méconnaître, est hautement significatif. Mais vouloir le MODIFIER est, en tout état de cause, impossible. Le destin de l'Homme suit son cours et doit s'accomplir.

CHAPITRE V

LE DERNIER ACTE : AVÈNEMENT ET DISSOLUTION DE LA CULTURE MACHINISTE

X

La culture de la main armée était vivace; elle marqua de son empreinte l'espèce humaine tout entière. Quant aux Cultures fondées sur le langage et sur l'entreprise (c'est tout de suite le pluriel qui s'applique ici, et on peut en distinguer plusieurs), où la personnalité et la masse commencent à se trouver spirituellement en conflit, où l'esprit devient assoiffé de puissance et porte brutalement la main sur la vie, — ces Cultures-là, même à leur apogée, n'embrassent jamais qu'une FRACTION de l'humanité. Aujourd'hui, après quelques millénaires seulement, toutes se sont éteintes et ont été remplacées. Ce que nous désignons par « peuples non évolués » et « primitifs » sont simplement des vestiges de leur matériau vivant, des ruines de formes jadis remplies des plénitudes de l'âme, des braises dont sont désormais absentes les flammes ardentes de la naissance et de la mort.

Sur notre sol, à partir de l'an 3000 avant

Jésus-Christ et au-delà, s'élevèrent alors, de place en place, les HAUTES CULTURES, au sens le plus strict et le plus majestueux du mot, chacune d'entre elles n'occupant qu'une très petite partie de la surface de la terre et chacune durant à peine un millier d'années. Le tempo est ici celui des catastrophes finales. Chaque décennie prend un sens, et pratiquement chaque année son « profil » singulier. C'est bien l'histoire mondiale dans son acception la plus exigeante et la plus authentique. Ce groupe de cycles-vitaux passionnés se donna pour symbole et pour « univers » LA CITÉ, par contraste avec le village du stade précédent — la cité où se déploie un mode de vie tout artificiel en divorce avec la terre maternelle, et TOTALEMENT antinaturelle, la cité de la pensée déracinée, qui capte les courants vitaux du sol et les consume en elle-même[1].

Alors apparaît la « société »[2], avec sa hiérarchie des classes — nobles, prêtres et bourgeois — présentant une subdivision ARTIFICIELLE de

---

1. Cf. *Le Déclin de l'Occident*, éd. fr., II, L'Ame de la Ville, pp. 81 et s.

2. *Ibid.*, II, pp. 299 et s., 315 et s.

la vie sur la toile de fond de ce qui est « seulement » la paysannerie (alors que les catégories NATURELLES distinguent le fort du faible, l'astucieux du stupide) et constituant le centre d'une évolution culturelle d'essence exclusivement intellectuelle. Là, règnent le « luxe » et la « prospérité », concepts sur lesquels ceux qui n'en profitent pas se méprennent envieusement. Car le luxe est-il autre chose que la culture dans sa forme la plus poussée ? Voici l'Athènes de Périclès, le Bagdad d'Haroun al-Rachid, le Rococo. Cette Culture urbaine est entièrement pénétrée de luxe, à tous les échelons et dans tous les domaines, artificielle de part en part, entièrement adonnée aux arts : art de la diplomatie ou art de vivre, art d'ornement, d'écrire ou de penser. Sans une richesse économique concentrée en quelques mains peu nombreuses, il ne peut y avoir de « richesse » de l'art, ni de la pensée, ni de l'élégance; sans même parler du luxe de posséder une cosmogonie, de pouvoir se permettre de penser théoriquement et non pratiquement. L'appauvrissement économique entraîne immédiatement dans son sillage l'indigence spirituelle et artistique.

En ce sens, les processus techniques qui mûrissent dans ces Cultures sont également des luxes de l'esprit, fruits tardifs, doux et fragiles, d'une artificialité et d'une intellectualité croissant sans cesse. Cela commence avec les pyramides funéraires d'Égypte et les tours des temples sumériens de Babylone, qui apparaissent au troisième millénaire avant Jésus-Christ, loin dans le Sud, mais n'ont encore d'autre signification que la victoire sur les grandes MASSES. Puis viennent les entreprises des Cultures chinoise, indoue, antique, arabe et mexicaine. Et enfin, durant le deuxième millénaire de notre ère, notre propre Culture Faustienne, qui représente pour sa part le triomphe de la pensée technique pure sur les grands PROBLÈMES.

Car ces Cultures surgissent, quoique INDÉPENDAMMENT les unes des autres, en une succession dont la direction générale va du Sud vers le Nord. La Culture Faustienne, celle de l'Ouest européen, n'est PROBABLEMENT pas la dernière, mais elle est CERTAINEMENT la plus puissante, la plus véhémente et, conséquence du conflit intérieur entre son intellectualité compréhensive et son manque d'harmonie spirituelle, de toutes la

plus tragique. Il est concevable qu'un épigone quelconque vienne à lui succéder — une Culture peut voir le jour quelque part dans les plaines, entre la Vistule et l'Amour —, durant le prochain millénaire. Mais c'est ici, dans notre Culture à nous, que le combat entre la Nature et l'Homme (dont la destinée historique l'a conduit à se dresser contre elle), s'achève une fois pour toutes.

Les sévères conditions de vie qui règnent dans les régions septentrionales, — le froid, les privations continuelles —, ont forgé de rudes races aux intellects aiguisés jusqu'à l'extrême, embrasés par les ardeurs contenues d'une passion effrénée de se battre, d'oser et d'aller toujours de l'avant : ce que j'ai appelé ailleurs[1] PASSION DE LA TROISIÈME DIMENSION. Voici encore des animaux de proie dont les forces intimes luttent sans succès pour desserrer l'étreinte de la pensée et mettre en échec la supériorité de la vie artificielle organisée sur le sang, pour les asservir à leur tour, et rehausser le destin de l'individu

1. *Ibid.*, I, pp. 164 et s., 293 et s.

libre jusqu'à en faire LE SENS MÊME de l'univers. Une Volonté de Puissance qui se rit de toutes les limitations temporelles et spatiales, qui considère précisément l'illimité et l'infini comme constituant ses objectifs spécifiques, qui assujettit à soi des continents tout entiers et finit par capter la terre dans les mailles d'un filet serré, tissé par ses moyens de transmission et de transport. Volonté de Puissance qui TRANSFORME littéralement cette terre par la force de son énergie pratique et le pouvoir gigantesque de ses procédés techniques.

Durant les premières phases de toute Haute Culture, les deux ordres de base, noblesse et clergé, — prodromes d'une « société » — prennent forme tout à fait à l'écart de la vie rurale des grands espaces libres[1]. Ils sont, chacun pour sa part, l'incarnation de certaines idées qui s'excluent et se repoussent mutuellement. Le noble, le guerrier, l'aventurier, vivent dans le monde des FAITS; alors que le prêtre, le savant, le philosophe, vivent dans le monde des VÉRITÉS. Les uns sont (ou endurent) une DESTINÉE, les

1. *Ibid.*, II, pp. 322 et s.

autres pensent en termes de CAUSALITÉ. Le premier type tend à faire de l'intellect le serviteur d'une vie forte, le second veut mettre sa vie au service de cet intellect. Et nulle part, cette opposition n'a pris des formes aussi opposées que dans la Culture Faustienne, dans laquelle le sang généreux de l'animal de proie se rebelle une dernière fois contre la tyrannie de la pensée pure. Ainsi en est-il du conflit entre les idées d'Empire et de Papauté aux XII[e] et XIII[e] siècles; de celui entre les forces de tradition des pur-sang (royauté, noblesse, armée) et les théories plébéiennes du rationalisme, du libéralisme et du socialisme : depuis le premier jusqu'au dernier de ces conflits — de la révolution française à la révolution allemande —, l'histoire est une séquence ininterrompue d'efforts tendus en vue d'obtenir gain de cause.

XI

Cette différence revêt toute son ampleur dans le contraste entre LES VIKINGS DU SANG ET LES VIKINGS DE L'ESPRIT au cours du déve-

loppement de la Culture Faustienne. Les premiers, dans une poussée insatiable, partant du Nord et visant à l'infini, atteignirent l'Espagne en 796, la Russie continentale en 859, l'Islande en 861. En cette même année, ils atteignirent aussi le Maroc. De là, ils se répandirent jusqu'en Provence et aux environs de Rome même. En 865, par Kiev, la poussée s'effectua en direction de la mer Noire et de Constantinople, en 880 de la Caspienne, en 909 de la Perse. Les Vikings se fixèrent en Normandie et en Islande aux alentours de l'an 900, au Groënland vers 980 et ils découvrirent l'Amérique du Nord autour de l'an 1000. En 1029, de leur base normande, ils vont jusqu'à l'Italie Méridionale et la Sicile; en 1034, partant de Constantinople, ils sont en Grèce et en Asie Mineure; et, en 1066, toujours à partir du tremplin normand, ils conquièrent l'Angleterre[1].

Avec une semblable audace et une semblable soif de pouvoir et de butin, mais de caractère intellectuel cette fois, les moines nordiques des

---

1. Cf. K. Th. Strasser, *Wikinger und Normannen* (1928).

XIII[e] et XIV[e] siècles forcèrent le passage dans les profondeurs du monde des problèmes physico-techniques. Rien ici qui ressemble à la curiosité vaine et dénuée d'esprit pratique des savants chinois, indous, antiques ou arabes, nulle spéculation purement téléologique, nulle recherche contemplative poursuivant l'image de ce que l'homme ne peut connaître. Il est vrai que TOUTE théorie scientifique est un MYTHE relatif à l'interprétation des forces de la Nature, et que chacune dépend de la religion avec laquelle elle est associée[1]. Mais c'est dans la Culture Faustienne, et en elle exclusivement, que chaque théorie est aussi, dès l'origine, une HYPOTHÈSE PRAGMATIQUE[2]. Une hypothèse pragmatique n'a pas besoin d'être « correcte » : tout ce qu'on lui demande est de pouvoir être mise en pratique. Elle a pour fin non d'embrasser et de dévoiler les secrets de l'univers, mais les rendre utilisables à des fins déterminées. De là le développement des méthodes MATHÉMATIQUES, dû aux Anglais Grosseteste (né en 1175) et Roger Bacon

1. Cf. *Le Déclin de l'Occident*, éd. fr., II, pp. 331 et s.
2. *Ibid.*, II, pp. 275 et s.

(né vers 1210) et aux Germains Albert le Grand (né en 1193) et Witelo (né en 1220). De là, aussi, L'EXPÉRIMENTATION, la *Scientia experimentalis* de Bacon, véritable « cuisinage » de la Nature qui consiste à la soumettre à la question de la roue, des tenailles et de l'étau[1]; *experimentum enim solum certificat*, comme le disait Albert le Grand. C'est le stratagème des bêtes de proie intellectuelles. Elles s'imaginaient être à la recherche de la « connaissance de Dieu » : et pourtant, ce qu'elles s'acharnaient à isoler, à saisir et à utiliser à leur profit, c'étaient les forces de la Nature INORGANIQUE, c'est-à-dire l'énergie intangible se manifestant dans tout ce qui arrive. Cette science Faustienne, et elle seulement, constitue la DYNAMIQUE, par contraste avec la Statique des Grecs et l'Alchimie des Arabes[2]. Elle s'attache aux forces, non aux matières. La masse elle-même est considérée comme une fonction de l'énergie. Grosseteste développa une théorie de l'espace en tant que fonction de la lumière, Petrus Peregrinus, une théorie du magnétisme.

1. *Ibid.*, II, pp. 431 ets.
2. *Ibid.*, I, pp. 363 et s.

La théorie copernicienne de la rotation de la terre autour du soleil était préfigurée dans un manuscrit de 1322 et énoncée par Oresme, plus clairement et plus profondément que ne devait le faire Copernic lui-même, anticipant aussi sur la loi de la chute des corps de Galilée et sur la géométrie cartésienne des coordonnées. Dieu n'était plus conçu comme le Seigneur régnant de son trône sur l'univers, mais comme une force illimitée et infinie (déjà imaginée comme quasi impersonnelle), omniprésente dans le monde. C'était une forme bien singulière d'adoration divine que cette investigation expérimentale des forces secrètes par des moines pieux. Suivant le mot d'un mystique germain ancien : « Dans ton dévouement à Dieu, c'est Dieu qui te sert[1]. »

De toute évidence, l'Homme était blasé de n'avoir pour le servir toujours que les plantes, les animaux et les esclaves; de ne voler la Nature que de ses trésors de métal et de pierre, de bois et de plantes textiles; de capter ses eaux dans des canaux et dans des puits; de briser ses résistances avec des bateaux et des routes, des

1. *Ibid.*, I, pp. 275 et s.

ponts, des tunnels et des barrages. Il lui fallait maintenant non seulement piller les richesses matérielles de la Nature, mais encore LA SOUMETTRE A SON JOUG, ASSERVIR ET BRIDER SES FORCES VIVES MÊMES, à l'effet de multiplier sa propre puissance. Cette idée, monstrueuse et sans équivalent, est aussi ancienne que la Culture Faustienne elle-même. Dès le X^e^ siècle, on se trouve en présence de constructions techniques d'une variété absolument inédite. Déjà la machine à vapeur, le bateau à vapeur et la machine volante sont dans les pensées de Roger Bacon et d'Albert le Grand. Et plus d'un moine passa des nuits blanches dans sa cellule à méditer sur l'idée de MOUVEMENT PERPÉTUEL.

Cette dernière idée ne devait désormais jamais plus lâcher son emprise sur nous, car sa mise en œuvre signifierait le triomphe suprême sur « Dieu ou la Nature » (*Deus sive Natura*) en montant de toutes pièces un monde en miniature de notre propre création, se mouvant comme le vaste univers par la seule vertu de ses propres forces, et obéissant à la seule main de l'homme. Construire SOI-MÊME un monde, ÊTRE DONC SOI-MÊME DIEU, c'est bien cela le rêve du chercheur

Faustien. C'est à partir de ce rêve qu'ont jailli les formes successives innombrables de nos machines, conçues, reprises et modifiées sans cesse ni répit, en vue d'approximer aussi étroitement que possible cette limite inaccessible du mouvement perpétuel. L'idée de butin de l'animal de proie voit ainsi sa conception poussée jusqu'à son terme logique. Ce n'est pas telle parcelle de l'univers, ni telle autre — comme lorsque Prométhée déroba le feu du ciel —, mais bien l'univers lui-même, avec son secret de l'énergie, qui est arraché en guise de butin pour être incorporé à notre Culture. Mais quiconque ne serait pas lui-même possédé de cette volonté de domination sur la nature entière estimerait nécessairement que tout ceci a un CARACTÈRE DIABOLIQUE et, de fait, certains hommes ont toujours considéré les machines comme des inventions du malin. A partir de Roger Bacon commence la longue lignée des savants qui vont souffrir, au titre de magiciens et d'hérétiques.

Cependant l'histoire de la technique de l'Europe Occidentale allait toujours de l'avant. Aux alentours de 1500, l'ère des « nouveaux Vikings », inaugurée par Vasco de Gama et Chris-

tophe Colomb, est commencée. Des royaumes nouveaux sont créés ou conquis dans les Indes et les Antilles; un courant de sang nordique est infusé à l'Amérique où les marins islandais avaient jadis vainement pris pied. Simultanément, les explorations des Vikings de l'intellect se continuaient à une cadence grandiose. La poudre et l'imprimerie étaient découvertes. Depuis Copernic et Galilée, les processus techniques naissent et se suivent en rangs serrés, ayant tous pour objet identique d'extraire et de soustraire du monde ambiant les forces non organiques et de les harnacher afin de leur faire exécuter, à elles et non aux hommes et aux animaux, tout le travail.

Avec la croissance des agglomérations urbaines, la technique prit un CARACTÈRE BOURGEOIS. Le successeur de ces moines gothiques fut l'inventeur laïque cultivé, le PRÊTRE-EXPERT DE LA MACHINE. Enfin, avec l'avènement du rationalisme, la croyance à la technique tend presque à devenir une religion matérialiste. La technique est éternelle et immortelle, comme Dieu le Père. Elle apporte le salut à l'Humanité, comme Dieu le Fils, et elle nous illumine comme Dieu le

Saint-Esprit. Et son adorateur est le snob entiché de progrès des temps modernes, depuis La Mettrie jusqu'à Lénine.

En réalité, la passion qui habite l'inventeur n'a AUCUN RAPPORT, de quelque ordre que ce soit, avec ses conséquences. C'est sa raison de vivre PERSONNELLE, sa PROPRE joie et sa PROPRE douleur. C'est pour eux-mêmes qu'il veut jouir de son triomphe sur les problèmes ardus de la richesse et de la gloire que lui donne ce triomphe. Que sa découverte soit utile ou périlleuse, féconde ou destructrice, il s'en moque comme de la première pluie. Personne, d'ailleurs, n'est en mesure d'estimer tout cela par avance. Les conséquences d'une « conquête technique de l'humanité » ne sont jamais prévisibles, et, incidemment, « l'humanité » n'a jamais inventé quoi que ce soit. Des innovations techniques comme celle de l'indigo synthétique ou celle — que nous allons voir bientôt[1] — du caoutchouc synthétique, bouleversent les conditions d'existence de pays tout entiers[2]. La mise

1. Spengler écrivit ceci en 1931. (N. du Tr.)
2. Les exemples de ce phénomène sont aussi nombreux

en réserve et le transport de l'énergie électrique, ainsi que la mise à jour du potentiel d'énergie des eaux, ont dévalué les anciennes régions charbonnières d'Europe AINSI QUE LEURS POPULATIONS. De telles considérations ont-elles jamais incité un inventeur à supprimer une seule découverte ? Celui qui se l'imaginerait connaîtrait bien mal la nature de bête-de-proie inhérente à l'homme. Toutes les grandes découvertes et inventions ont leur source dans la jouissance qu'éprouvent les hommes forts à TRIOMPHER. Elles sont des expressions de la personnalité et ne participent en rien des considérations utilitaires des masses, réduites au rôle de spectateurs devant ces événements, mais devant en supporter les conséquences, quelles qu'elles puissent être.

Et ces conséquences sont immenses. Le petit groupe des chefs-nés, entrepreneurs et inventeurs, contraignent la Nature à accomplir des travaux qui s'évaluent en millions et en milliards

---

que notoires : on peut citer, entre autres, les répercussions des découvertes chimiques récentes sur la valeur des gisements de nitrates du Chili septentrional et, par contrecoup, sur toute l'économie de ce pays. (N. du Tr.)

de... « chevaux-vapeur ». En comparaison, la proportion des forces physiques d'un homme est à ce point insignifiante qu'elle en devient négligeable. Moins que jamais pouvons-nous comprendre aujourd'hui les secrets de la Nature, mais nous connaissons les hypothèses pragmatiques — non « vraies », mais simplement adéquates — qui nous mettent en mesure de l'obliger à OBÉIR aux commandements de l'homme au moyen de la plus légère pression sur un bouton ou un levier. Le rythme des découvertes s'accélère d'une façon fantastique et, en dépit de tout cela — il faut le répéter — la peine de l'homme n'en est pas réduite pour autant. Le nombre de mains nécessaires croît parallèlement au nombre des machines, car le luxe technique surpasse toute autre espèce de luxe et notre vie factice devient toujours plus factice[1].

---

1. Comparer les conditions de vie des classes laborieuses en 1700 et en 1900, et, plus généralement, le mode d'existence des ouvriers des villes avec celui de ceux qui travaillent la terre. Voir, notamment, les conditions de logement qui sont, aujourd'hui même, bien inférieures — *mutatis mutandis* — à celles des autres animaux et des hommes des cavernes. (N. du Tr.)

Depuis l'invention de la machine — entre toutes la plus subtile des armes contre la Nature — entrepreneurs et inventeurs ont en principe consacré le nombre de mains requis à la FABRICATION de cette machine, son FONCTIONNEMENT étant assuré par la force inorganique (vapeur ou pression des gaz, électricité, chaleur) libérée à partir du charbon, du pétrole et de l'eau. Mais cette différenciation a fait monter dangereusement la tension spirituelle entre les meneurs et les menés. Les deux ne se comprennent plus. Les toutes premières « entreprises », durant les millénaires pré-chrétiens, exigeaient la coopération INTELLIGENTE de tous les intéressés, qui devaient savoir et sentir de quoi il s'agissait dans tout cela. Il y avait, en conséquence, dans une telle entreprise, une espèce de camaraderie, d'un ordre voisin de celle qui s'observe aujourd'hui dans le domaine du sport. Mais, déjà au temps des grands travaux d'édification de Babylone et d'Égypte, il ne pouvait plus en être ainsi. Le travailleur individuel ne pouvait ni concevoir, ni comprendre, pas plus l'objet que le but de l'entreprise dans son ensemble, but et objet qui lui étaient indifférents, et parfois hostiles. Le « tra-

vail » était une MALÉDICTION, tout comme dans l'histoire biblique du Jardin d'Eden. A présent, depuis le XVIII[e] siècle, d'innombrables « Mains » œuvrent à des choses dont l'intérêt véritable dans la vie (même en ce qui les concerne) leur échappe totalement, et dans la création desquelles ces « Mains » n'ont par conséquent aucune part intime. Une stérilité de l'esprit prend naissance et se propage, une uniformité glaciale, sans relief ni profondeur. Et l'amertume s'éveille à l'encontre de la vie dont profitent exclusivement ceux qui SONT DOUÉS, LES CRÉATEURS-NÉS. Les hommes ne sont plus en mesure de discerner, ni de comprendre que le travail des chefs est LE PLUS DIFFICILE, ni que leur vie à eux est TRIBUTAIRE du succès de ce travail. Ils ressentent simplement, d'une manière confuse, que ce travail satisfait ceux qui s'y consacrent, harmonisant et enrichissant leur âme, et c'est pourquoi ils les haïssent.

XII

En réalité, il ne dépend pas plus des Têtes que des Mains de modifier en quoi que ce soit

la destinée de la technique machiniste, issue de nécessités spirituelles internes. C'est en vertu de ces nécessités que l'évolution de la technique l'entraîne désormais vers son épanouissement et sa dissolution. Nous nous trouvons aujourd'hui dans la phase la plus aiguë, au moment même où le rideau se lève sur le dernier acte. Les péripéties décisives se déroulent, la tragédie tire à sa fin.

Toute Haute Culture EST une tragédie. L'histoire même de l'humanité, TOUT ENTIÈRE, est tragique. Mais le sacrilège du Faustien et son désastre surpassent tous les autres, allant au-delà de tout ce qu'Eschyle ou Shakespeare ont jamais imaginé. La créature se dresse contre son créateur. De la même façon que le microcosme Homme se révolta un jour contre la Nature, ainsi fait aujourd'hui le microcosme Machine se révoltant contre l'Homme Nordique. Le maître du Monde est en train de devenir l'esclave de la Machine qui le force — et nous force tous, que nous en soyons conscients ou pas — à en passer par où elle veut. Abattu, le triomphateur est traîné à mort par le char.

Au début du XX[e] siècle, l'aspect du « monde »

sur notre minuscule planète est à peu près le suivant. Un groupe de nations de sang nordique domine la situation, sous le commandement des Anglais, des Allemands, des Français et des Américains. Leur puissance politique dépend de leur RICHESSE, et cette richesse repose elle-même sur leur puissance INDUSTRIELLE. Mais celle-ci est à son tour étroitement tributaire des ressources en charbon. Les peuples germaniques, en particulier, sont assurés d'un quasi-monopole des gisements de charbon existants, ou en tout cas connus, ce qui les a conduits à une multiplication de leurs populations, sans égale dans l'histoire. Au-dessus du charbon, et aux carrefours principaux des lignes de communication qui rayonnent à partir de là, est entassée une masse humaine de proportions monstrueuses, enfantée par la technique machiniste, travaillant pour elle et tirant d'elle ses moyens d'existence. Aux autres peuples — que ce soit sous la forme de colonies ou d'États nominalement indépendants — est dévolu le rôle de fournir les matières premières et de consommer les produits finis. Cette division des fonctions est soutenue et assurée par des armées et par des flottes, dont l'entretien sup-

pose la richesse industrielle, et qui ont été réalisées au moyen d'une technique tellement perfectionnée, qu'elles aussi fonctionnent sur simple pression d'un bouton[1]. Une fois encore est mise en relief la connexité étroite et profonde, la quasi-identité, entre la politique, la guerre et l'économie. Le DEGRÉ de puissance militaire est corrélatif à L'INTENSITÉ de l'industrie. Les pays industriellement pauvres sont dans le dénuement à tous égards; ils n'ont pas les moyens d'entretenir une armée ni de faire la guerre; ils sont donc politiquement impuissants. Et, par suite, l'élément actif de ces pays, aussi bien meneurs que menés, représentent de simples pions sur l'échiquier de la politique économique de leurs adversaires.

Par rapport avec les masses de « Mains » exécutantes — unique facteur qui retienne l'attention du mécontentement dans la « perspective des médiocres » —, LA VALEUR TOUJOURS CROISSANTE de l'œuvre directrice des peu nombreuses

1. Chacun connaît désormais l'expression, passée dans la pratique courante, de « push-button war », ainsi que les problèmes cruciaux posés par le développement de « l'automation ». (N. du Tr.)

têtes créatrices (entrepreneurs, organisateurs, administrateurs, inventeurs, ingénieurs) n'est désormais plus ni comprise ni appréciée[1]. Dans la mesure où cette compréhension et cette appréciation existent, c'est dans la réaliste Amérique que cette valeur est estimée le plus, et en Allemagne, « pays des poètes et des penseurs », le moins. La sotte phrase : « Les roues s'arrêteraient toutes de tourner, si telle était la volonté de Ton bras puissant » obnubile l'esprit des bavards et des folliculaires. Un simple mouton pourrait provoquer ce résultat, s'il lui arrivait de tomber dans les rouages de la machine. Mais inventer ces roues et les mettre en marche, afin d'assurer ce « bras puissant » de son existence, c'est quelque chose que seuls la minorité de ceux CONGÉNITALEMENT DOUÉS POUR CELA peuvent accomplir.

Ces chefs incompris et détestés, qui forment le groupe des fortes personnalités, ont une psychologie bien DIFFÉRENTE. Ils n'ont pas perdu le sentiment séculaire de triomphe de l'animal de proie tenant entre ses griffes la victime palpi-

1. Cf. *Le Déclin de l'Occident*, éd. fr., II, pp. 463 et s.

tante qui se débat : ce sentiment qu'éprouva Christophe Colomb quand la Terre apparut à l'horizon, Marc-Antoine quand il contemplait à Philippes les légions ennemies tomber dans le traquenard. De tels moments, de tels sommets de l'expérience humaine, le constructeur en jouit aussi lorsqu'un majestueux paquebot est lancé, et l'inventeur lorsque sa machine a subi les essais en provoquant un « ça tourne rond » approbateur, ou quand son premier hélicoptère s'élève dans les airs.

Mais à la tragédie des temps actuels appartient justement le fait que cette pensée humaine effrénée n'est plus capable d'apprécier la portée, non plus que les conséquences, des actes qu'elle anime. La technique est devenue aussi ésotérique que les mathématiques supérieures dont elle se sert, cependant que les théories de la physique ont poussé le raffinement de leurs abstractions intellectuelles à partir des phénomènes jusqu'à un paroxysme tel que cette science touche (sans en prendre clairement conscience) aux limites fondamentales de l'entendement humain[1]. La

1. *Ibid.*, I, pp. 402 et s.

MÉCANISATION DU MONDE est entrée dans une phase d'hypertension périlleuse à l'extrême. La face même de la Terre, avec ses plantes, ses animaux et ses hommes, n'est plus la même. En quelques décennies à peine la plupart des grandes forêts ont disparu, volatilisées en papier journal, et des changements climatériques ont été amorcés ainsi, mettant en péril l'économie rurale de populations tout entières[1]. D'innombrables espèces animales se sont éteintes, ou à peu près, comme le bison, par le fait de l'homme; et des races humaines entières ont été systématiquement exterminées jusqu'à presque l'extinction totale, tels les Indiens de l'Amérique du Nord ou les aborigènes d'Australie.

Toutes les choses vivantes agonisent dans l'étau de l'organisation. Un monde artificiel pénètre le monde naturel et l'empoisonne. La Civilisation est elle-même devenue une machine, faisant ou essayant de tout faire mécaniquement. Nous ne pensons plus désormais qu'en termes de « chevaux-vapeur ». Nous ne pouvons regar-

1. Cf. sur le sujet, par exemple, Fairfield OSBORN, *La Planète au pillage*, Payot, 1949. (N. du Tr.)

der une cascade sans la transformer mentalement en énergie électrique. Nous sommes incapables de contempler le bétail paissant dans les champs, sans qu'il nous fasse penser à l'idée de son rendement pour la boucherie. Nous ne savons plus admirer la beauté des ouvrages faits à la main par les peuples encore simples, sans vouloir immédiatement leur substituer des procédés techniques modernes. Notre pensée technique DOIT ABSOLUMENT se réaliser dans la pratique, judicieusement ou absurdement. Le LUXE MACHINISTE est la conséquence d'une nécessité mentale. En dernière analyse, la machine est un SYMBOLE, tout comme son idéal secret, le mouvement perpétuel : nécessité spirituelle et intellectuelle, mais non vitale.

Cette machine commence d'ailleurs à être, sur bien des plans, en contradiction avec la pratique économique : les signes avant-coureurs de leur divorce apparaissent déjà partout. Par sa multiplication et son raffinement toujours plus poussés, la machine finit par aller à l'encontre du but proposé. Dans les grandes agglomérations urbaines, l'automobile, par sa prolifération même, a réduit sa propre valeur : l'on se

déplace plus rapidement à pied. En Argentine, à Java, et en maint autre endroit, la simple charrue du petit cultivateur, traînée par un cheval, a montré qu'elle était d'un rendement économique supérieur à celui de la grande machine agricole motorisée, et elle se trouve en passe de chasser cette dernière. Déjà, en beaucoup de régions tropicales, l'homme à peau noire ou brune, avec ses manières de faire primitives, se pose en concurrent dangereux pour la technique moderne des plantations adoptée par l'homme blanc. Et le travailleur blanc de la vieille Europe et de l'Amérique du Nord, lui-même, éprouve un malaise et une sorte de curiosité embarrassée devant son travail.

Il est bien entendu inepte de parler, comme ce fut la mode au XIX[e] siècle, de l'imminent épuisement des mines de charbon dans les proches siècles à venir, et des conséquences d'un tel phénomène : là encore une époque matérialiste se montrait inapte à penser autrement que matériellement. Sans tenir compte de l'économie de charbon proprement dite, réalisée par la substitution à celui-ci du pétrole et de la houille blanche, la pensée technique serait parfaitement

en mesure, bien avant une telle échéance, de découvrir et d'exploiter encore d'autres sources d'énergie bien différentes. Il est tout à fait vain de vouloir anticiper tellement loin dans l'avenir. Car la technique Occidentale Américano-Européenne SERA ELLE-MÊME CHOSE MORTE à ce moment-là. Ce n'est certes pas un stupide petit détail négligeable comme l'absence de « matière première » (*lato sensu*) qui serait capable de compromettre cette évolution gigantesque. Aussi longtemps que L'INSPIRATION qui l'anime est à son apogée, cette technique sera capable de produire infailliblement les moyens appropriés à ses fins.

Mais PENDANT COMBIEN DE TEMPS cette inspiration se maintiendra-t-elle sur ces sommets ? Même à leur échelle présente, nos processus techniques exigent, pour être perpétués, disons une centaine de milliers de cerveaux exceptionnels, tant en organisateurs qu'en inventeurs et en ingénieurs. Ils doivent tous être des talents vigoureux — également créateurs —, enthousiasmés par leurs tâches respectives, et rendus aptes à les accomplir par un coûteux processus de « trempe », exigeant de nombreuses années. En

fait, c'est justement cette vocation qui a irrésistiblement attiré, pendant ces dernières cinquante années, la fleur des individus les plus doués et les plus forts de la jeunesse blanche. Jusqu'aux enfants qui, de nos jours, trouvent leur plaisir à jouer avec des jouets techniques. Dans les classes et familles citadines, existait déjà une tradition de confort et de culture, en sorte que les conditions préalables étaient remplies dès l'enfance des fils, pour ce produit de la maturité automnale : l'intellectualité technique.

Mais, durant ces dernières dizaines d'années, il est clair que cet état des choses change dans tous les pays où l'industrie à grande échelle est établie de longue date. La pensée Faustienne commence à ressentir la nausée des machines. Une lassitude se propage, une sorte de pacifisme dans la lutte contre la Nature. Des hommes retournent vers des modes de vie plus simples et plus proches d'elle; ils consacrent leur temps aux sports plutôt qu'aux expériences techniques. Les grandes cités leurs deviennent odieuses et ils aspirent à s'évader de l'oppression écrasante des faits sans âme, de l'atmosphère rigide et glaciale de l'organisation technique. Et ce sont précisé-

ment les talents puissants et créateurs qui tournent ainsi le dos aux problèmes pratiques et aux sciences pour aller vers les spéculations désintéressées. L'occultisme et le spiritisme, les philosophies indoues, la curiosité métaphysique sous le manteau chrétien ou païen, qui tous étaient objet de mépris à l'époque de Darwin, voient aujourd'hui leur renouveau. C'est l'esprit de Rome au siècle d'Auguste. Dégoûtés de la vie, les hommes fuient la civilisation et cherchent refuge dans des pays où subsistent une vie et des conditions primitives, dans le vagabondage, dans le suicide. LA FUITE DU CHEF-NÉ DEVANT LA MACHINE COMMENCE. Tout grand entrepreneur, quelle que soit sa sphère d'activité, a mainte occasion de remarquer une baisse des qualités intellectuelles de ses recrues. Or, l'imposant développement technique du XIX[e] siècle n'a été rendu possible que parce que le niveau intellectuel s'élevait constamment. Même un état simplement stationnaire, à défaut d'une diminution proprement dite, est déjà dangereux. Il constitue un symptôme précurseur de la fin, si nombreuses et si bien entraînées que puissent être les Mains aptes au travail.

Et qu'en est-il de ces Mains ? La tension entre le travail de direction et celui d'exécution a atteint son paroxysme, jusqu'au point de la catastrophe. L'importance de ce travail de direction et la valeur économique de toute PERSONNALITÉ authentique qui y participe ont augmenté au point de devenir désormais imperceptibles et incompréhensibles pour la majorité des subordonnés. Sur le plan du travail d'exécutant, celui du labeur des mains, l'individu est désormais devenu sans importance AUCUNE. Seuls les nombres comptent. Dans la pleine conscience qu'ils ont de cet inéluctable état de choses, aggravé, empoisonné et financièrement exploité par des orateurs et des journalistes égoïstes, les hommes sont dans une détresse telle qu'il est simplement conforme à leur nature de se révolter contre le rôle auquel la machine — et non ses possesseurs, comme on l'imagine — a voué la plupart d'entre eux. Commence alors sous des aspects innombrables — depuis le sabotage sous forme de grève, jusqu'au suicide — LA MUTINERIE DES MAINS CONTRE LEUR DESTINÉE, contre la machine, contre la vie « standardisée », contre tout et contre rien. L'organisation du travail — telle

qu'elle a existé depuis des millénaires sur la base de l' « action collective concertée[1] » et la division correspondante du travail entre meneurs et menés, entre têtes et mains — est sapée et effritée par le bas. Mais « la masse » n'est rien de plus qu'un résidu négatif (spécifiquement, la négation du concept d'organisation) et non point quelque chose de viable en soi. Une armée sans officiers n'est jamais qu'une horde d'humains, désordonnée et inutile[2]. Et un monceau de vieilles briques ébréchées et de ferraille ne peut tenir lieu d'édifice. Cette mutinerie, s'étendant au monde entier, menace de mettre un terme à la POSSIBILITÉ même de travail technique rentable. Les chefs peuvent trouver une solution dans la fuite : mais les menés, devenus inutiles, sont perdus. Leur grand nombre même les condamne à mort.

Le troisième et le plus sérieux symptôme de

---

1. Cf. ci-dessus, pp. 90 et s.

2. Ce que le régime soviétique a tenté de faire durant ces derniers quinze ans n'est rien d'autre que le retour, sous des noms nouveaux, à l'ORGANISATION politique, militaire et économique.

l'effondrement qui commence, réside dans ce qu'on peut appeler LA TRAHISON ENVERS LA TECHNIQUE. Ce à quoi je fais allusion est de notoriété publique, mais n'a jamais été considéré sous tous ses aspects et, par suite, son sens fatidique n'est jamais apparu. L'immense supériorité dont ont joui durant la seconde moitié du XIX^{e} siècle l'Europe Occidentale et l'Amérique sur le plan du pouvoir, et ce dans tous les domaines possibles et imaginables (économique et politique, militaire et financier), était fondée sur le MONOPOLE incontesté de l'industrie. De grandes industries n'étaient viables qu'en conjonction avec les gisements carbonifères de ces pays nordiques. La fonction du reste du monde était d'absorber les produits finis : et la politique coloniale fut constamment, sur le plan pratique, axée sur l'ouverture de nouveaux marchés et de nouvelles sources de matières premières, non sur le développement de nouvelles régions de production. Sans doute y avait-il du charbon ailleurs, mais seuls les ingénieurs blancs auraient su comment y accéder. Nous étions possesseurs exclusifs, non point des matières premières, mais des méthodes et des cerveaux qualifiés et entraînés pour leur

mise en valeur. C'est cela qui est à la base du niveau de vie luxueux du travailleur blanc, DONT LE REVENU, COMPARÉ A CELUI DE L' « INDIGÈNE »[1], EST PRINCIER : conjoncture que le marxisme a utilisée à des fins malhonnêtes, pour sa propre confusion. Cet état de choses prend aujourd'hui sa revanche sur nous, par un phénomène naturel de compensation; l'évolution, à partir de maintenant, est compliquée par le problème du chômage. Le niveau de salaire élevé du travailleur blanc, mettant en péril SA VIE MÊME, est fondé sur le monopole que les chefs d'industrie ont créé dans son domaine[2].

C'est alors que, vers la fin du siècle précédent, l'aveugle Volonté de Puissance commença à commettre ses erreurs cruciales. Au lieu de garder jalousement pour eux-mêmes le savoir technique qui constituait leur meilleur atout, les peuples « blancs » l'offrirent avec complaisance à tout

---

1. Ce terme comprenant les habitants de la Russie et ceux de certaines parties de l'Europe du Sud et du Sud-Est.

2. Sans avoir besoin d'aller plus loin, la tension qui existe au sujet des salaires entre le travailleur rural et l'ouvrier métallurgiste en témoigne.

venant dans le monde entier, dans tout lycée, oralement et par écrit — et l'étonnement admiratif des Indiens et des Japonais les enchanta. La fameuse « décentralisation de l'industrie » s'instaura, motivée par l'idée d'augmenter les bénéfices en transférant la production au cœur même des régions de débouchés. Et ainsi, au lieu de l'exportation exclusive des produits finis, les peuples blancs commencèrent à exporter des secrets, des procédés, des méthodes, des ingénieurs et des organisateurs. Les inventeurs eux-mêmes en viennent à émigrer, car le Socialisme, au lieu de les atteler à son chariot comme il pourrait le faire, les expulse. Du coup, les « indigènes » purent pénétrer rapidement nos secrets; ils les comprirent, les utilisèrent à plein rendement. En trente ans, les Japonais devinrent des techniciens de premier ordre : dans leur guerre contre la Russie, ils révélèrent une supériorité technique dont leurs professeurs surent tirer maintes conclusions. Aujourd'hui, et presque partout, — en Extrême-Orient, aux Indes, en Amérique du Sud, en Afrique du Sud —, des régions industrielles existent, ou sont en passe d'exister, qui, grâce au bas niveau des salaires, vont nous mettre en face d'une

concurrence mortelle. Les PRIVILÈGES intangibles des races blanches ont été éparpillés au hasard, gaspillés, divulgués. Les non-initiés ont rattrapé leurs initiateurs. Peut-être même les ont-ils dépassés, grâce à l'alliage qu'ils ont réalisé entre la ruse de l' « indigène » et la grande maturité intellectuelle atavique de leurs très anciennes civilisations. Partout où il y a du charbon, du pétrole ou de la houille blanche, une arme nouvelle peut être forgée, pointée contre le cœur même de la Civilisation Faustienne. Le monde exploité est en passe de prendre sa revanche sur ses seigneurs. Les multitudes innombrables de Mains des races de couleur — au moins aussi capables, mais beaucoup moins exigeantes — anéantiront l'organisation économique des Blancs jusque dans ses fondements vitaux. Le luxe aujourd'hui HABITUEL dont bénéficie, par rapport au coolie, le travailleur blanc sera sa perte. Le LABEUR MÊME du travailleur blanc en arrive à être indésirable. Les énormes masses humaines concentrées dans les zones charbonnières septentrionales, les grands complexes industriels, les capitaux qui y sont investis, des villes et des régions entières, tout cela voit surgir la probabi-

lité d'une défaite dans cette compétition. Le centre de gravité de la production s'en éloigne constamment, d'autant plus que le respect même des races de couleur pour les Blancs s'est évanoui dans la première guerre mondiale. C'EST TOUT CELA qui constitue la base réelle et irrémédiable du chômage régnant dans les pays des Blancs. Il ne s'agit nullement d'une simple crise, mais bien des PRODROMES D'UN CATACLYSME.

Pour ces peuples « de couleur » (qui comprennent dans le présent contexte les Russes), la technique Faustienne n'apparaît en rien comme une nécessité intérieure. C'est seulement l'homme Faustien qui pense, ressent et VIT sous cette forme. Pour lui, c'est une nécessité SPIRITUELLE, non basée sur ses conséquences économiques, mais sur les TRIOMPHES qu'elle lui apporte : *Navigare necesse est, vivere non est necesse.* Pour les « gens de couleur », au contraire, la technique n'est rien de plus qu'une arme dans leur lutte contre la civilisation Faustienne, au même titre qu'une branche d'arbre qu'on jette au rebut, dès qu'elle a rempli son office. Cette technique machiniste disparaîtra avec la Civilisation Faustienne et, un jour, ses débris seront épar-

pillés de-ci de-là, OUBLIÉS : nos voies ferrées et nos paquebots, aussi fossiles que les voies romaines et que le Mur de Chine, nos cités géantes et nos gratte-ciel en ruines comme ceux de Memphis et de Babylone. L'histoire de cette technique tire rapidement à sa fin inéluctable. Elle sera rongée et dévorée par l'intérieur, tout comme les formes imposantes de n'importe quelle autre Culture. Quand cela se fera-t-il, et de quelle manière ? nous l'ignorons.

Confrontés comme nous le sommes à cette destinée, un seul parti pris vital est digne de nous, celui qui a déjà été mentionné sous le nom du « choix d'Achille » : mieux vaut une vie brève, pleine d'action et d'éclat, plutôt qu'une existence prolongée, mais vide. Déjà le péril est si pressant, pour chaque individu, chaque classe, chaque peuple, que vouloir se berner encore d'une illusion quelconque est lamentable. Le Temps ne permet pas qu'on l'arrête. Le pusillanime retour en arrière, comme le précautionneux renoncement, sont exclus. Seuls les mythomanes croient encore qu'il reste une issue possible. L'espérance est LACHETÉ.

Nous sommes nés à ce temps et devons pour-

suivre avec vaillance, jusqu'au terme fatal, le chemin qui nous est tracé. Il n'y a pas d'alternative. Notre devoir est de nous incruster dans cette position intenable, sans espoir, sans possibilité de renfort. Tenir, tenir à l'exemple de ce soldat romain dont le squelette a été retrouvé devant une porte de Pompéi et qui, durant l'éruption du Vésuve, mourut à son poste parce qu'on avait omis de venir le relever. Voilà qui est noble. Voilà qui est grand. Une fin honorable est la seule chose dont on ne puisse PAS frustrer un homme.

Munich, 1931.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 9

PRÉFACE 27

CHAP. I. — La technique en tant que tactique vitale 31

— II. — Herbivores et bêtes de proie 51

— III. — L'origine de l'homme : la main et l'outil 69

— IV. — Le second stade : langage et entreprise 85

— V. — Le dernier acte : avènement et dissolution de la culture machiniste. 117

A Ç H E V É
D'IMPRIMER

S U R L E S
PRESSES D'AUBIN
LIGUGÉ (VIENNE)
LE 20 OCT.
1958

D. L., 4-1958. — Éditeur, nº 6.534. — Imprimeur, nº 1.916.
Imprimé en France.

1931

Oswald Spengler

1917

Oswald Spengler

1910

OSWALD SPENGLER

L'HOMME ET LA TECHNIQUE

CONTRIBUTION À UNE PHILOSOPHIE DE LA VIE

Préface de Michel Onfray
Présentation de Gilbert Merlio
Traduction de Christophe Lucchese

Titre original :
DER MENSCH UND DIE TECHNIK

http://www.rn-editions.fr/la-maison/

© RN Éditions, 2016

PRÉFACE
L'ŒIL AGIT ET LA MAIN PENSE

Spengler fait partie des inconnus célèbres. Peu le citent, et parmi ceux qui le citent, encore moins l'ont lu. Il est un repoussoir dans un temps de conformisme idéologique car il a parlé de Décadence alors que, pour les ravis de la crèche nihiliste, il est convenu que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, qu'il n'y a pas de négatif définitif mais une négativité dialectique appelée à générer une nouvelle positivité, que les civilisations distinctes sont des fictions dans un monde universel où tout vaut tout, qu'il ne saurait donc y avoir vie ou mort des civilisations mais perpétuelles transformations dont il faudrait vanter les périodes négatrices et autres croyances du catéchisme contemporain.

« Décadentiste » est même devenu une insulte chez ceux qui usent et abusent d'autres concepts qui, devenus insultes, interdisent de penser – ainsi islamophile, souverainiste, nationaliste. Or le cancérologue qui annonce et décrit le cancer n'est pas un cancéreux mais un spécialiste de ce qu'il décrit ; il en va de même avec celui qui analyse les formes d'une civilisation et repère les moments

dans lesquels elle naît, croît, décroit, puis chute et meurt. Penser la décadence ne fait pas du penseur un décadentiste, encore moins un décadent, ce serait confondre le penseur et son objet.

En 1931, Spengler pense la technique en nietzschéen, autrement dit avec les concepts de Nietzsche : la force, la bête de proie, la prédation, les faits, la vie, les forts, les faibles, le commandement, le chef, le sang. Pareil patronage, même s'il est indépendant du national-socialisme qui, à cette date, est une opinion partidaire et non une pensée, encore moins une philosophie, place Spengler sous le coup de la loi non-écrite du précurseur nazi. Ce qui, bien sûr, est totalement faux.

Peu importe qu'on sache aujourd'hui que la pensée de Nietzsche ait été radicalement antinazie par son philosémitisme, sa haine des antisémites, son mépris de l'État, et, plus rédhibitoire, son fatalisme ontologique qui empêche qu'on puisse vouloir autre chose que ce qui advient – comment dès lors vouloir inverser le cours des choses comme le voulaient les nazis ? Penser dans la foulée de Nietzsche suffit, et suffit encore pour certains aveugles, à ranger l'œuvre dans le camp maudit des penseurs pré-nazis.

Spengler ajoute à son forfait en critiquant vivement le marxisme, le léninisme, l'idéologie du progrès, le matérialisme mécaniste, le tropisme utilitariste, autrement dit, la religion séculaire postchrétienne dominante sur le terrain intellectuel. Que le communisme ait généré la mort de cent millions de personnes au XX^e^ siècle compte pour rien aujourd'hui où un ancien communiste ou un être au passif trotskyste ne se trouve jamais flétri pour son passé collaborateur à une idéologie de crimes de masse quand celui d'un ancien étudiant d'Occident dans les années 70 reste imprescriptible. Or ce furent deux illusions, deux bêtises, deux façons de se tromper, deux impasses. Mais nous vivons sous le régime des bons morts quand ils sont tués au nom de la gauche et des mauvais quand ils le sont au nom de la droite. J'ai pour ma part un égal mépris pour ceux qui pensent qu'on peut tuer pour des idées et une semblable considération pour ceux qui sont morts.

Spengler vient de loin, donc. Mais il n'est pas lu comme d'autres le sont par la gauche. Songeons à Carl Schmidt qui, lui, fut un franc soutien du régime nazi, au contraire de Spengler qui ne l'a jamais été, et que peuvent citer Agamben ou Badiou, Cacciari ou Negri sans jamais encourir les foudres des bien-pensants puisqu'ils sont illuminés par l'auréole gauchiste.

L'auteur du Déclin de l'Occident*, il faut le préciser pour désinfecter sa réputation facilement salie, n'a jamais été nazi. Il a même manifesté publiquement son opposition dès 1933 dans* Années décisives*, en refusant la même année un poste qui lui était proposé par le pouvoir à l'université de Leipzig, en refusant d'écrire un texte que lui demandait Goebbels pour inviter à voter pour les nazis aux élections, en composant un éloge funèbre de l'une des victimes de la Nuit des Longs Couteaux en 1934, en quittant ses fonctions d'administrateur du fond Nietzsche pour protester contre l'usage nazi qui était fait du philosophe. Il meurt dans la nuit du 7 au 8 mai 1936. Il était si peu nazi que le bruit a couru qu'il avait été empoissonné par eux.*

Lire L'Homme et la technique *c'est accéder à une lecture vitaliste, donc non matérialiste, de ce qui est. Or, dans le lignage marxiste qui fait intellectuellement la loi depuis plus d'un siècle, le matérialisme qui a droit de cité est mécaniste, il réduit la vie et le vivant à la somme des atomes qui composent le réel.*

Or, un matérialisme vitaliste est possible qui ne nie pas les atomes mais croit que ce qui les lie est plus important que leurs entités séparées. Spengler est le penseur de cette liaison immatérielle et énergétique, pas seulement corporelle, mais aussi dynamique. Il est moins l'homme de la mécanique de l'atome que celui des mystères de la cellule. D'aucuns parleraient aujourd'hui d'une pensée quantique.